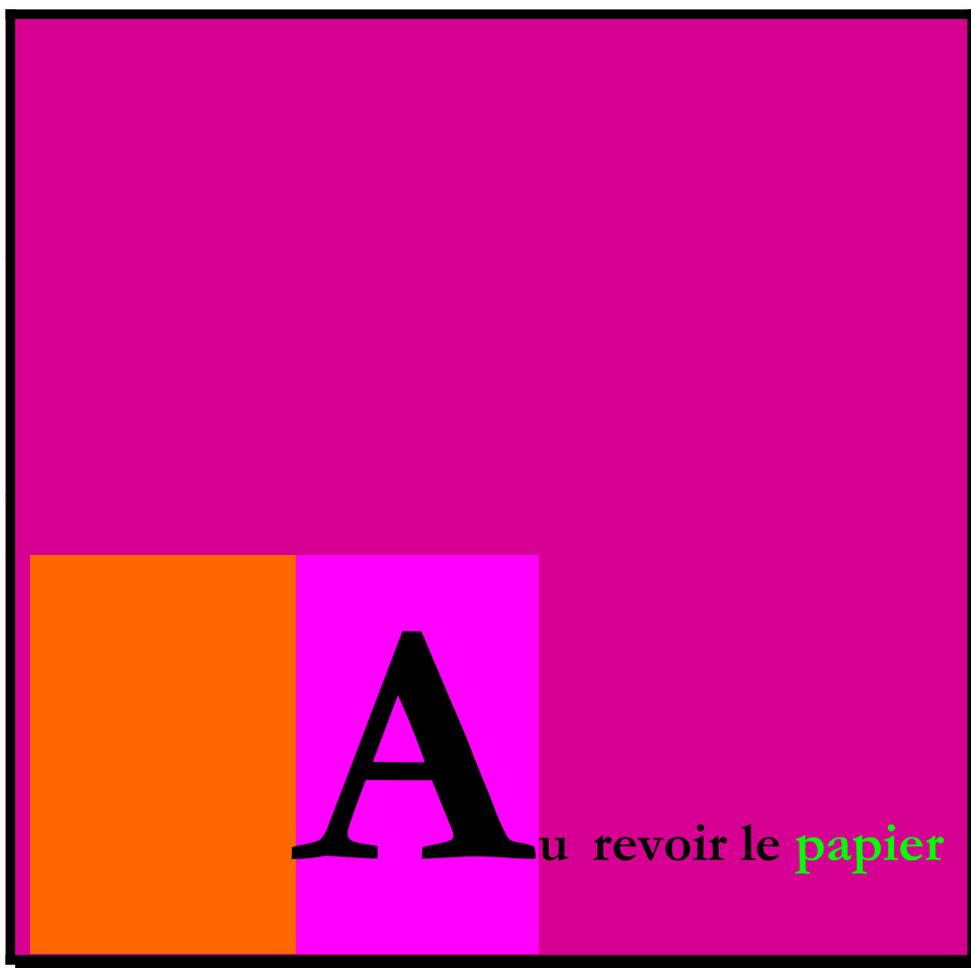


L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes



NO 130, ÉTÉ 2011

Som-mère

Une invitation à fêter avec nous les 35 ans de L'autre Parole	p. 3
Un mot du Comité de rédaction... du nouveau à l'horizon!	p. 4
Liminaire <i>par Monique Hamelin</i>	p. 5
<i>MINIDOSSIER – FORUM MONDIAL DE THÉOLOGIE ET DE LIBÉRATION – DAKAR 2011</i>	
Théologie féministe sur la scène mondiale : pour la vie des femmes <i>par Denise Couture</i>	p. 7
L'Assemblée des femmes au Forum social mondial de 2011 <i>par Denise Couture</i>	p. 13
Déclaration finale du Forum des luttes féministes africaines	p. 15
La place de la femme dans le récit de la création <i>par Lydwine Olivier</i>	p. 17
La Bible en prison! <i>par Monique Hamelin</i>	p. 23
<i>Quelques propositions de lecture</i>	
<i>Biographies</i>	
Il y a 25 ans – Hommage à Simone de Beauvoir <i>par Monique Hamelin</i>	p. 24
Un immense livre d'humanité - Ingrid Betancourt <i>par Monique Dumais</i>	p. 25
Une femme parmi les hommes – Esther Blondin ou Mère Marie-Anne <i>par Monique Hamelin</i>	p. 28
<i>Romans</i>	
La femme papillon, commentaire d'un roman de Laure Morali <i>par Élise Couture-Grondin</i>	p. 29
Une chatte ou <i>Espèces</i> de Yin Chen <i>par Monique Dumais</i>	p. 33
<i>Autant en emporte le vent</i> – le roman <i>par Christine Lemaire</i>	p. 35
<i>Souvenirs de voyage</i>	
Road Trip dans le Sud des États-Unis <i>par Monique Hamelin</i>	p. 38
<i>Films pour les jours de pluie ou de canicule</i>	
La Neuvaine – Une foi salvatrice <i>par Fanny Garber</i>	p. 41
<i>Solutions locales pour un désordre global</i> de Coline Serreau <i>par Francine Dumais</i>	p. 44
SUPER Cinéma - <i>Les Dames de Dagenham</i> <i>par Denyse Marleau</i>	p. 45
Décès d'une féministe québécoise – Marie-Andrée Bertrand <i>par Monique Hamelin</i>	p. 46
Lettre d'appui à Développement et Paix	p. 47
Billet de... Marie-Andrée Roy – L'autre Parole, une source d'inspiration, d'engagement et de contestation	p. 48
Saviez-vous que... Marie-Josée Riendeau	p. 50

DESSINS GRAPHIQUES: Jacqueline Roy

NDLR: La collective L'autre Parole rassemble plusieurs groupes de femmes essayés aux quatre coins du Québec. Le nom de ces groupes sera mentionné à côté de celui de l'auteure lorsqu'elle est membre d'un groupe.

**UNE INVITATION POUR FÊTER
LES 35 ANS DE L'AUTRE PAROLE**
Au menu : réflexions, actions et célébration

TABLE RONDE

SUJET - Quel est l'impact de 35 ans de présence d'un discours féministe et chrétien pour la transformation de la situation des femmes dans le champ religieux et dans la société et quelles pistes d'actions et réflexions privilégier pour l'avenir

CONFÉRENCIÈRES

Michèle ASSELIN, présidente de la FFQ 2003-2009/coordonnatrice du CISO
Élisabeth GARANT, directrice du Centre Justice et foi / revue *Relations*
Christine LEMAIRE, membre de L'autre Parole depuis 1985
Marie-Andrée ROY, membre de L'autre Parole depuis 1976

CÉLÉBRATION ET BANQUET

DATE : samedi 20 août 2011

HEURE : de 13 h à 21 h 30

LIEU : 2375 chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal

Confirmer votre présence le plus tôt possible à : Carmina Tremblay,
téléphone : 514.598.1833, courriel : carmina@cooptel.qc.ca,
adresse postale : 1950, avenue des Érables, app. 25, Montréal, H2K 3V2

Contribution suggérée: 35 \$

Merci de libeller votre chèque au nom de: L'autre Parole

L'autre Parole

Partenaire:  **Béati**

UN MOT DU COMITÉ DE RÉDACTION LE PROCHAIN NUMÉRO EN VERSION ÉLECTRONIQUE!

Au revoir le papier!, disions-nous au comité de rédaction. C'est l'été, c'est le temps des vacances, nous laissons de côté la paperasse pour prendre un temps de repos... mais ce titre nous renvoie aussi au fait que nous en sommes au dernier numéro de *L'autre Parole* qui sera publiée dans un format papier. Le prochain le sera en version électronique!

Si nous sommes stimulées par le projet de produire une revue virtuelle, nous abandonnons une manière de faire qui a marqué les 35 premières années de la vie de la collective. Dès le départ, en septembre 1976, les fondatrices ont opté pour un format simple. La feuille de papier 8 ½ x 14 pliée en deux! Cela donnait 4 pages! À l'étape du montage, l'équipe de production est passée de la colle-papier-ciseau à la maîtrise des logiciels adaptés pour les revues. Après les dessins, les nouvelles technologies ont permis l'utilisation de la photographie et même de la couleur! Aujourd'hui, notre revue fait souvent 48 pages, sans parler de celle-ci qui en compte 52! Que de chemin parcouru! Et dans plusieurs sens encore une fois...

Pour le prochain numéro, vous, fidèles abonnées, recevrez un courriel vous avisant qu'une nouvelle édition de la revue vous attend sur notre site (N'oubliez pas de nous envoyer votre adresse de courriel!) Les textes des conférences et autres réflexions sur le thème de notre colloque vous parviendront de la même manière.

De plus, les numéros antérieurs de la revue, depuis sa fondation, ont été digitalisés et seront accessibles selon vos besoins. Un moteur de recherche par thème et par nom d'auteur vous permettra de retrouver les textes de réécriture biblique, une célébration et les articles que vous souhaiteriez lire ou relire.

La version électronique élargit et modifie la diffusion de notre revue. Elle donne aussi l'occasion d'en redessiner le format. Nous désirons cependant demeurer fidèles à nous-mêmes et conserver l'objectif de publier des textes dans une perspective féministe et chrétienne qui demeure proche de l'expérience de la collective.

Nous nous élevons contre la décision du gouvernement Harper d'avoir coupé l'aide financière aux petits organismes pour l'envoi postal des revues, ce qui a représenté un obstacle à la poursuite de notre publication en format papier. *L'autre Parole* a été et demeure une revue produite de mains de femmes, bénévolement, par engagement féministe et sans autre aide financière que celle postale.

Pour vous, la revue est maintenant gratuite! Espérons que vous serez toujours plus nombreuses et nombreux à nous lire.

Le comité de rédaction

Liminaire

Une invitation...

La collective L'autre Parole est heureuse de vous inviter à fêter avec elle son 35^e anniversaire de création, d'action et de réflexion le 20 août 2011. « Au menu », des conférencières hors pair présentant leur analyse sur l'impact de 35 ans de présence d'un discours féministe et chrétien pour la transformation de la situation des femmes dans le champ religieux et dans la société et les pistes d'actions et de réflexions à privilégier pour l'avenir. Ces retrouvailles ne sauraient être sans agapes. Au volet festif, nous ajoutons un temps pour une célébration.

Les places sont limitées, réservez tôt.

Attention, le lieu de rencontre a changé. Nous vous convions au 2375, chemin de la Côte-Sainte-Catherine pour 13 h. Voir l'invitation pour plus de détails.

Au revoir le papier!

Ce n'est pas sans un petit pincement au cœur que je viens vous présenter le dernier numéro en format papier de la revue *L'autre Parole*. Vous trouverez des articles qui nous mettent en lien avec les femmes d'ailleurs et d'ici, des femmes d'hier et d'aujourd'hui.

Dans un premier temps, un minidossier sur le Forum mondial de théologie et de libération tenu à Dakar en février 2011. Vous aurez un aperçu de ce qui en est de la théologie féministe sur la scène mondiale et des avancées des femmes dans notre longue marche vers l'égalité et la justice. Nous reproduisons la *Déclaration finale du Forum des luttes féministes africaines*. Pour celles qui veulent en savoir plus, et voir des vidéos émouvantes tournées là-bas, des adresses Internet sont données.

Par la suite suivront articles et recensions. La *Bible* présente souvent de grands défis pour les féministes. Deux articles s'y attardent. Il y a une relecture de *Genèse 2,4-25* sur le récit de la création d'Adam et d'Ève. Il y sera question d'égalité. L'autre article montre que la *Bible* voyage, elle se retrouve en prison avec des femmes judiciairisées. Un outil pour l'animation d'ateliers bibliques est maintenant disponible, et cela à travers l'histoire de femmes qui ressemblent aux femmes d'aujourd'hui, qu'elles soient incarcérées ou pas.

Des femmes d'hier et d'aujourd'hui sont souvent source d'inspiration. Nos auteures attirent votre attention sur des publications récentes et d'autres, moins

nouvelles. Un premier texte se veut un hommage à la mère du féminisme moderne : Simone de Beauvoir, un deuxième est un récit d'Ingrid Betancourt elle-même sur son douloureux parcours, enfin, un troisième, nous donne à lire tant la correspondance que des témoignages sur Esther Blondin aussi connue sous le nom de Mère Marie-Anne, fondatrice des sœurs de Sainte-Anne.

Du côté des romancières, nous vous amènerons sur les traces de Laure Morali, Yin Chen et Margaret Mitchell. Dans ce dernier cas, nous vous suggérons le roman *Autant en emporte le vent* plutôt que le film qui en a été tiré. Et pour rester dans le sud des États-Unis, marqué par la Guerre de Sécession décrite par Mitchell, nous vous présentons un complément à cette lecture, soit les réflexions d'une voyageuse, l'auteure, qui a fait une virée dans ce sud des États-Unis.

Si la canicule ou la pluie vous poussent à l'intérieur, pourquoi ne pas se faire un petit cinéma maison? Trois films ont attiré l'œil de nos auteures : *La Neuvaine*, *Solutions locales pour un désordre global* et *Les Dames de Dagenham*.

Un bref hommage est rendu à Marie-Andrée Bertrand, décédée en mars dernier, juste avant le 8 mars. Nous pu-

blions aussi la lettre d'appui à l'organisme *Développement et Paix*, rédigée par les membres du Comité de Coordination au nom de toutes les femmes de L'autre Parole.

Dans notre dernier numéro, nous annonçons que la chronique *Billet de...* serait réservée aux membres, dont les cofondatrices qui partageraient leurs réflexions sur la présence de la collective dans l'univers québécois. Cette fois, c'est au tour de Marie-Andrée Roy de nous dire comment L'autre Parole est une source d'inspiration, d'engagement et de contestation.

Enfin, la chronique des *Saviez-vous que...* qui vous amène sur des pistes d'ici et d'ailleurs.

Bonne lecture! Bon été!

Monique Hamelin
Pour le comité de rédaction

MINIDOSSIER
FORUM MONDIAL DE THÉOLOGIE ET DE LIBÉRATION
DAKAR 2011

THÉOLOGIE FÉMINISTE SUR LA SCÈNE MONDIALE :
POUR LA VIE DES FEMMES
Échos du Forum mondial de théologie et de libération de Dakar
Denise Couture, Bonne Nouv'ailes

Des théologiennes féministes des cinq continents ont participé au Forum mondial de théologie et de libération qui s'est tenu à Dakar, au Sénégal, du 5 au 11 février 2011. Ce Forum de théologie accompagne le Forum social mondial tous les deux ans. Il en était à sa quatrième édition.

La théologie féministe y a occupé une place visible par la présentation d'un atelier thématique et par la présence de théologiennes dans les divers ateliers et dans les plénières. Plusieurs personnes qui participaient à l'événement, dont j'étais, nous entendions pour dire que l'approche féministe n'a pas encore marqué la manière de faire de la théologie au Forum mondial de théologie et de libération. Nous en sommes encore à l'étape de l'inclusion des voix féministes à côté des autres.

**Paroles des théologiennes africaines :
la vie placée au centre**

Les théologiennes africaines des pays subsahariens, francophones et anglophones, ont placé la vie au centre des échanges, de la manière dont on le fait dans la religion traditionnelle africaine. Parmi elles : Mercy Oduyoye du Ghana, Penda Mbow du Sénégal, Antoinette Yindjara et Jeannette Ada Maïna du Cameroun, Philomena Mwaura et Mary Getui du Kenya.

De quelle vie s'agit-il? Premièrement, de la vie quotidienne et de la subsistance journalière. La justice de genre signifie l'accès au pain quotidien pour les femmes et pour tous et toutes. Cepen-

dant, au Cameroun, des camions remplis de nourriture sortent du pays alors que la population meurt de faim. Les femmes ont dénoncé le fait que l'État et l'Église se déresponsabilisent de cette situation.

Il s'agit, deuxièmement, de la santé des femmes et des familles, sous tous ses aspects, dans un contexte de forte prévalence de mortalité infantile et maternelle, d'obstacles à l'accès aux vaccins, de la lutte contre la malaria et contre le VIH/sida, de problèmes d'accès à l'eau, de la perte des travailleurs et des travailleuses en santé qui choisissent l'émigration, et autres enjeux criants.

Troisièmement, il s'agit de la vie spirituelle. Les Africaines ont dit dans un atelier : « Dieu est la vie »! Dieu se manifeste dans la vie, par la vie, en la vie; plus que cela, *Dieu est la vie*. Cela correspond à la vision de la religion africaine qui devient aussi celle d'une théologie chrétienne faite en sol africain. Mercy Oduyoye a depuis longtemps montré l'intérêt pour la théologie chrétienne de valoriser la religion traditionnelle africaine afin que les personnes chrétiennes marquées culturellement et profondément par elle puissent en vivre les aspects libérateurs plutôt que de nier une partie

d'elles-mêmes. Elle a dit à Dakar que la théologie de la libération occupe en Afrique la fonction de la « divination ». Celle-ci est une pratique de la religion traditionnelle africaine qui consiste à lire la vie dans le but d'une guérison individuelle et collective. Dans cette perspective interculturelle et interreligieuse, on peut concevoir la théologie chrétienne de la libération et la pratique africaine de la divination, les deux, comme des invitations au regroupement des personnes afin qu'elles trouvent la vérité à propos d'elles-mêmes et qu'elles prennent des décisions pour changer.

Un autre aspect de la culture africaine à retenir est l'interconnexion entre les différentes dimensions des maladies et des maux : le physique, le psychologique et le spirituel. La guérison vise tous ces niveaux mêlés les uns aux autres (alors qu'en Occident, la sécularisation nous a habitués à séparer le spirituel des autres dimensions de la vie). Dans la perspective africaine, la religion fait partie intégrante de la vie. Il ne s'agit pas d'une dimension de l'être à côté des autres. La religion est la vie, et la vie est la religion, a dit Mercy Oduyoye. La tâche consiste à discriminer si elle est dominatrice ou libératrice et à en conserver les aspects libérateurs pour la vie, qu'il s'agisse

de la religion traditionnelle africaine, du christianisme ou de l'islam.

Tout cela nous a fait constater la diversité des contextes des différents continents. Deux théologiennes, l'une d'Asie et l'autre d'Amérique du Sud ont plutôt proposé de faire une théologie féministe sans la religion (dans un cadre libre de religion pour favoriser la spiritualité). Toutes, cependant, ont donné à la vie quotidienne des femmes une place centrale. Toutes ont considéré la théologie, non pas comme une interprétation des dogmes, mais comme l'intelligence par les femmes de leur propre vie dans sa profondeur en liberté et en processus de libération.

Paroles de théologiennes d'Asie, d'Amérique du Sud et d'Amérique du Nord

Plusieurs théologiennes ont eu des paroles fortes. Je noterai plus particulièrement celles de Kochurani Abraham de l'Inde, d'Anete Roesse du Brésil et d'Ada María Isasi-Díaz, créatrice de la théologie *mujerista* aux États-Unis. Les exposés étaient donnés dans différentes langues, surtout l'anglais, le portugais et l'espagnol.

Comme femme qui habite en Inde, Kochurani Abraham a souligné qu'elle ne peut repousser ou rejeter la religion,

car celle-ci y est omniprésente. La religion met en relation avec le mystère de la vie et de Dieu, a-t-elle dit. Elle renvoie à une réalité au-delà, à une réalité ultime qu'on ne peut posséder. Aucune religion ne peut la posséder. Pour rejoindre cette réalité insaisissable, il ne suffit pas à la théologie de se situer au plan rationnel, elle doit aussi se situer au plan mystique.

Une tâche de la théologie de la libération consiste à libérer Dieu de la religion, a-t-elle proposé, car les religions enferment Dieu et l'utilisent pour justifier le contrôle. Une autre tâche relative l'étude des textes sacrés et des traditions pour tourner le regard vers la « texture » de la vie concrète des femmes et de tous (le « texte » de la vie). Kochurani Abraham a honoré la diversité des théologies féministes asiatiques qui parlent de ces multiples « textures » avec le langage des symboles chrétiens mêlé à des référents qui proviennent de diverses religions et spiritualités étant donné le contexte fortement multireligieux de l'Inde qui touche jusqu'à l'intériorité des personnes. Dans ce temps de menace à la santé de la Terre, elle a parlé de cette diversité sur fond du désir de favoriser la biodiversité planétaire.

Anete Roese du Brésil a analysé comment des femmes, des mères et des filles sur quatre générations, en sont arrivées à se libérer du cadre patriarcal autoritaire d'une Église chrétienne Évangélique. Sur le plan des stratégies concrètes de libération, elle a noté la nécessité pour ces femmes de briser avec l'autorité, mais d'une manière où la rupture se produit en premier lieu dans la maison et dans la famille. Il fallait mettre fin à une structure familiale sous la domination du mari et du pasteur, ce qui fut le début d'une spiritualité sans religion. Cela amène Anete Roese à poser les questions qui suivent, qu'elle a dites difficiles à soulever pour elle qui est pasteure d'une Église : comment faire une théologie sans religion? Est-ce possible? Ou est-ce la fin de la théologie? Ou du moins la fin d'un temps? Elle pose ces questions parce qu'il lui apparaît que la théologie féministe se passe à la périphérie, là où il n'y a plus de religion. Elle explique que la théologie de la libération féministe critique tous les processus de contrôle et déclare la fin de la religion patriarcale. Des sujets transforment leur propre histoire et provoquent la fin d'un temps, d'une Église, la fin d'un cycle, le début de quelque chose de nouveau. La théologie féministe instaure une pratique d'amour de

soi et des autres, de non-violence, de résolution de conflit, un nouveau concept de pouvoir, un retour à ses propres origines, à la vie communautaire et à la terre.

Ada María Isasi-Díaz, théologienne étatsunienne d'origine mexicaine, qui pratique une théologie *mujerista* et qui enseigne au New Jersey, conçoit la théologie féministe comme un discours second qui écoute les histoires de vie des femmes. Le rôle de la théologie n'est pas d'expliquer les dogmes, mais de rendre compte de l'intelligence de la foi de ces femmes. Elle veut leur donner des clés pour qu'elles puissent comprendre les dominations qui les traversent et devenir responsables de leurs propres actions de libération dans le quotidien.

Cinq formes d'oppressions toucheraient les femmes. Elles ont la capacité de les reconnaître et de les refuser : 1) l'exploitation et l'appropriation du travail; 2) la marginalisation de personnes ou de groupes à qui on attribue moins de valeur; 3) l'impérialisme sous plusieurs formes, au sens de l'imposition d'un pouvoir de façon normative; 4) le manque de pouvoir soit parce que l'autorité est contrôlée par d'autres personnes soit parce que ce sont d'autres personnes qui tirent un

bénéfice de nos actions. Le pouvoir des femmes et leur capacité d'agir sont fragiles; et, enfin, 5) la violence systématique. Celle-ci se manifeste par le fait que des hommes pensent spontanément qu'ils peuvent abuser des femmes ou encore par le fait que des personnes pensent spontanément qu'elles peuvent en crucifier d'autres pour des raisons que nous devons reconnaître comme inacceptables.

Selon Ada María Isasi-Díaz, les femmes peuvent refaire constamment une interprétation concrète des oppressions interreliées qui les traversent, en vérifiant lesquelles de ces cinq grandes oppressions se jouent dans ce qu'elles vivent. Cette action leur donne des outils de résistance et de libération et le choix de construire une justice relationnelle.

Une théologie féministe planétaire?

Au Forum mondial de théologie et de libération de Dakar, on a abordé la question de l'immense variété des approches de la théologie de la libération sur la scène mondiale. Cet enjeu n'est pas près de s'estomper, car la diversité des théologies continue d'augmenter. Elle a conduit à une complexification des analyses des oppressions et des émancipations, qui se mêlent à l'intérieur même des sujets engagés dans la

création de la justice. Une solution envisagée pour favoriser une unité tout en honorant la pluralité a été la proposition d'élaborer une « théologie planétaire ». Développerions-nous une théologie féministe planétaire?

La réponse à cette question fut : oui et non. Oui, parce que nous prenons conscience de l'étroite relation entre les enjeux locaux et mondiaux. On n'imagine plus les enjeux locaux isolés de ceux globaux. En Afrique en particulier, on a raconté comment les solidarités continentales ou internationales aident énormément les petites communautés dans leur lutte contre les entreprises multinationales. Ces communautés, auparavant laissées à elles-mêmes, détenaient peu ou pas de pouvoir pour renverser les décisions des dirigeants. Dans cette lignée, pour Mercy Oduyoye, il n'y a pas de problématiques africaines, il n'y a que des problématiques globales. Ce point n'est pas si facile à comprendre et à intégrer en soi. En réalité, chaque lutte est locale et peut être reliée à un enjeu global, mais elle demeure locale parce que liée à la vie concrète. Dans ce sens, oui, on peut développer une « théologie planétaire » sous la forme entre autres d'un réseau mondial de solidarité. D'autant plus, comme on l'a

fait remarquer, que le terme « planétaire » est connoté positivement et associé à la protection de la santé écologique de la Terre.

D'un autre point de vue, on a répondu par la négative à l'idée de rassembler les multiples théologies de la libération sous ce vocable. On a donné entre autres deux raisons de ce refus. D'abord, une « théologie planétaire » pourrait fort bien se situer dans une perspective de la domination, et c'est en effet de ce côté qu'elle se situe le plus souvent. L'expression recèle un piège. Il est bien possible que, si planétaire, cette théologie ne se situe pas du côté de la libération concrète des personnes. Ensuite, on a souligné qu'elle risque de demeurer abstraite et générale, de nous éloigner de la vie et des luttes locales. Le thème de la vie a resurgi. En écho aux paroles des Africaines sur la centralité de la vie, des théologues féministes d'Asie, d'Amérique du Sud et d'Amérique du Nord ont amené à l'avant-plan le quotidien des femmes qui luttent pour le souffle de leur propre vie et contre le contrôle. Une « théologie planétaire » ne les intéresse pas si elle ne touche pas la libération des femmes dans leur vie concrète.

Conclusion

Ce fut pour moi un privilège de participer au Forum mondial de théologie et de libération de Dakar. La rencontre de théologues provenant de toutes les régions du monde a créé des échanges fructueux et inspirants. Dans les travaux universitaires et dans les discours de tous ordres, le continent africain demeure occulté et oublié. Cela faisait du bien d'entendre de nombreuses femmes africaines faire de la théologie. Trop peu cependant, ai-je trouvé, étaient francophones, le résultat d'une situation d'ensemble selon laquelle la théologie chrétienne francophone africaine se trouve affaiblie par rapport à celle anglophone pour des raisons institutionnelles diverses.

Une de mes questions portait sur la possibilité de faire une analyse féministe du Forum mondial de théologie et de libération de la même manière que certaines théoriciennes féministes en sciences sociales se risquent à proposer une lecture féministe du Forum social mondial. Nous sommes au début d'un tel travail. Comment l'action altermondialiste de ces forums contribue-t-elle à construire « un autre monde possible », le slogan du forum social, sous l'aspect de nouveaux rapports quotidiens d'altérité?

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES AU FORUM SOCIAL MONDIAL DE 2011

Denise Couture, *Bonne Nouv'ailes*

Un phénomène notable s'est produit au Forum social mondial qui s'est tenu à Dakar du 6 au 11 février 2011. Les groupes multiples – tels le Forum des luttes féministes africaines et les organisations féministes internationales – ont visé à s'entendre sur des textes communs de convergences comme jamais auparavant dans de tels forums. Il s'agissait d'un objectif délibéré et partagé, qui fut préparé par un travail de concertation qui a duré souvent des mois avant la tenue du Forum.

Ainsi, près de quarante « Assemblées de convergence pour l'action » se sont tenues au cours des deux derniers jours du Forum social mondial sur des thèmes tels « Le droit d'informer et d'être informé », « Pour la libre circulation des personnes », « L'assemblée des mouvements sociaux » (qui a réuni 3 000 personnes le 10 février et le texte proposé fut adopté), « Rio+20 », « Défis des crises pour les petits paysans africains », « Le chantier de l'économie sociale », et plusieurs autres.¹

L'Assemblée des femmes

Les 10 et 11 février 2011 se sont tenues les rencontres de l'Assemblée des femmes². Deux grappes d'organismes ont engagé les discussions. D'une part, le Forum des luttes féministes africaines avait produit une « Déclaration finale », datée du 4 février 2011. Le texte dénonce « les trois systèmes d'oppression que sont le patriarcat, le capitalisme et le racisme » qui conduisent à la pauvreté des femmes et à la violence subie par

1. On trouve la liste des trente-huit assemblées de convergence sur le site Internet du Forum social mondial, page datée du 3 février 2011 : <http://fsm2011.org/fr/actualite/38-assemblees-de-convergence-pour-laction>. [consulté le 2 avril 2011]. Voir aussi une liste de textes présentés lors de ces assemblées, page datée du 25 février 2011 : <http://fsm2011.org/fr/actualite/assemblees-de-convergence-pour-laction-0> [consulté le 2 avril 2011]. Pour un reportage sur les assemblées de convergence, voir l'article de David Millar, « Survol des convergences / Closing 'convergence' sessions of the WSF », le 14 février 2011, rapdakar.blogspot.com. Cette dernière adresse est celle du blogue de la délégation du CETECQ (Centre de théologie et d'éthique contextuelles québécoises) et du ROJeP (Réseau œcuménique justice et paix) au Forum mondial de théologie et de libération et au Forum social mondial de Dakar.

2. Voir Élise Couture-Grondin et Denise Couture, « La Convergence des femmes au Forum social mondial » [texte et vidéo], le 15 février 2011, rapdakar.blogspot.com.

elles. Il présente un point de vue résolument africain en ce qui concerne la promotion de la vie des femmes. Il demande la fin du « système dette », le processus démocratique et la « libre circulation des personnes » (voir le texte à la page 15-16). Et d'autre part, une trentaine d'organisations féministes internationales, animée par des responsables de la Marche mondiale des femmes, présentait une « Lettre de solidarité à la lutte des femmes du monde »³, le texte proposé pour la convergence de l'Assemblée des femmes.

Il serait intéressant d'analyser avec plus d'attention les différences de perspective entre la *Déclaration des femmes africaines* et cette *Lettre*, cette dernière mettant en particulier un accent sur la protection de l'intégrité corporelle et des droits sociaux des femmes. Ces groupes arrivaient à une entente, mais, comme rapporté dans une dépêche électronique de la Marche mondiale des femmes : « Malgré les efforts déployés, il n'a pas été possible de conclure le débat sur une déclaration commune, car un secteur minoritaire, mais très actif, à l'Assemblée, s'opposait à la mention au droit à l'autodétermination pour les

femmes saharauies. Plusieurs organisations présentes à l'Assemblée ont décidé de diffuser ce contenu dans la forme d'une Lettre signée. »⁴

Conclusion

Il ne faut pas interpréter ce fait comme un échec, mais retenir deux points principaux. D'abord, il faut noter le phénomène de l'internationalisation des mouvements féministes de la base ainsi que la pratique qui lui est associée d'échanges fructueux entre eux. Le Forum social mondial devient un lieu de cette rencontre. Celui de Dakar a fait ressortir comment la Marche mondiale des femmes y joue un rôle significatif. Ensuite, on peut souligner la capacité de ces organisations de soutenir la diversité des pratiques féministes tout en favorisant une forte solidarité mondiale. Ce défi rejoint celui du Forum social mondial et des pratiques altermondialistes. Il serait intéressant d'analyser la contribution féministe à cet enjeu, entre autres son attention à la vie quotidienne. La lutte féministe se produit concrètement dans la vie de chaque femme, liée aux autres femmes.

3. Texte que l'on peut consulter à l'adresse qui suit : http://www.marchemondialesdesfemmes.org/alliances_monialisation/cmifolder.2005-03-02.3713067089/femmes-dakar2011/fr, [consulté le 2 avril 2011].

4. <http://www.marchemondialesdesfemmes.org/news/mmfnewsitem.2011-02-24.8767848536/fr> [consulté le 2 avril 2011].

DÉCLARATION FINALE DU FORUM DES LUTTES FÉMINISTES AFRICAINES

Kaolack, le 4 février 2011. En vue du Forum Social Mondial de Dakar, Nous, femmes des mouvements sociaux réunies à Kaolack le 4 février 2011 à l'occasion du Forum des luttes féministes africaines,

Constatant les effets dévastateurs des crises financières, économiques, sociales, écologiques et migratoires sur la vie des femmes,

Constatant que les femmes sont les premières touchées par les impacts de ces crises,

Constatant que le système capitaliste est incapable de garantir les droits humains fondamentaux,

Conscientes que les trois systèmes d'oppression que sont le patriarcat, le capitalisme et le racisme ont des racines communes et se renforcent mutuellement et que seule une lutte articulée contre eux permettra de rétablir la justice sociale et la prise en compte effective des droits humains fondamentaux,

Dénonçons la féminisation de la pauvreté,

Dénonçons la violence faite aux femmes et aux filles sous toutes ses formes,

Dénonçons avec force les responsabilités des institutions financières internationales, des institutions financières régionales et autres cartels financiers,

Dénonçons les responsabilités des gouvernements au service du capital,

Dénonçons les responsabilités des multinationales,

Dénonçons le « système dette » qui pille les peuples de leurs ressources naturelles, humaines, matérielles et culturelles, qui entrave toute souveraineté et tout développement endogène des peuples et étouffe toute dynamique d'émancipation des femmes,

Dénonçons les politiques migratoires qui violent les droits humains et en particulier ceux des migrantes,

Fortes des luttes féministes, de la solidarité entre les peuples et des mobilisations populaires,

Nous proposons un changement radical comprenant :

- Un système économique et financier au service des peuples et non du profit,
- Un mode de gouvernement démocratique assurant les droits politiques, civils, économiques, sociaux et culturels ainsi que ceux de la Nature, garantissant l'intégrité physique, morale et corporelle des femmes et luttant contre toutes formes de discriminations sexistes,
- L'abolition immédiate et inconditionnelle de la dette illégitime et odieuse avec réparations pour toutes ses conséquences sur la dignité humaine et plus spécifiquement sur celle des femmes,
- L'abolition des frontières et la libre circulation des personnes.

Nous, féministes en recherche de convergences, nous engageons à renforcer les synergies d'action avec les autres mouvements sociaux qui partagent nos objectifs et appelons à nous rejoindre dans cette lutte au Forum Social Mondial de Dakar et au-delà.



LA PLACE DE LA FEMME DANS LE RÉCIT DE LA CRÉATION (GENÈSE 2)

Lydwine Olivier*

L'objet de cet article est de réfléchir à la place que tient la femme dans ce qu'on appelle communément le récit de la création d'Adam et Ève. La question que je voudrais poser au texte est la suivante : la femme est-elle la compagne de l'homme, ou la métaphore de l'autre, cette *aide devant l'humain* que Dieu décide de proposer à l'humain, dans toute sa singularité irréductible? Ou, dit autrement, comment le chapitre 2 de la *Genèse* aborde-t-il la question de la femme?

Cet article vise à montrer qu'il est possible de lire différemment ce récit si connu qu'il est souvent caricaturé. Cette lecture permet de soutenir que la femme représente l'altérité à égalité, une différence irréductible qui ne se soutient d'aucune notion d'infériorité, et sans laquelle l'humain ne peut vivre. Cette altérité à égalité est présente avant même que celle-ci ne devienne une femme devant un homme. Pour me suivre, je vous suggère de prendre une Bible¹, et de nous retrouver au Chapitre 2 (versets 4-25) de la *Genèse*, que je vous propose de lire avant de poursuivre la lecture de cet article.

La femme symbole d'altérité

Ce qu'on appelle communément le second récit de la création met en scène la différenciation sexuelle de l'humain. Au départ, l'humain est créé indifférencié (v.7). Le texte parle de l'*adam*, mot dérivé de *adamah*, qui signifie « terre », ce matériau à partir duquel la vie peut émerger. L'*adam* est donc le terreux, celui qui vient de la terre, celui que Dieu modèle à partir du sol avec une demande précise : que l'humain serve la terre (v.5). Une fois que l'humain s'est installé² dans le jardin (v.15), Dieu constate qu'il n'est pas

* Lydwine Olivier est étudiante au doctorat en théologie à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Son mémoire de maîtrise, accepté en 2010 à l'Université de Montréal, a pour titre *Analyse processuelle de Genèse 2:4b-25. Incidences herméneutiques et théologiques*. Elle exerce aussi dans la même faculté la fonction de conseillère en développement.

1. Les versets cités dans cet article sont issus de ma propre traduction du texte hébreu de *Genèse* 3.

2. Le texte hébreu utilise une forme verbale (le H/Hiphil) qui implique deux sujets : Dieu fait en sorte que l'humain s'installe. Les traductions qui disent que Dieu place l'humain ne sont pas exactes, car elles ne mettent pas en valeur le fait que l'humain est acteur de son installation.

bon qu'il soit « pour lui-même » (v.18). Cette expression littérale de l'hébreu exprime la solitude, mais l'autre versant de cette expression dit aussi l'enfermement auquel peut conduire le narcissisme, quand être pour soi ne laisse plus de place à l'autre. C'est donc pour contrer cette solitude que Dieu crée encore une fois. Mais les animaux qu'il va modeler, là encore à partir du sol, ne vont pas réussir à devenir une *aide-devant-l'humain*³ comme il l'espérait (v. 19-20). Alors Dieu se met à nouveau au travail, car, si l'humain ne réagit pas, qui va servir la terre ?

Le projet de créer une femme est une réponse à une « aide-devant-l'humain ». Il n'est pas encore question d'homme, ni de compagne pour l'homme. Pourtant, les traductions peuvent le laisser croire. En effet, la plupart des Bibles traduisent *adam* par « homme ». Ainsi, on va souvent lire : « il n'est pas bon que l'homme soit seul »⁴, là où le texte dit : « il n'est pas bon que l'humain (*adam*) soit seul ». À ce stade du récit, l'humain *est* donc encore une entité sexuellement indifférenciée. Quant à la femme, elle est appelée à jouer un rôle

qui prend son origine dans la différence. Elle représente un symbole d'altérité, et représente l'autre de l'humain, « l'aide-devant-lui », l'autre en face qui rompt l'isolement et empêche le risque d'un narcissisme mortifère.

Dieu cherchant à faire réagir l'humain, décide au verset 21 de faire en sorte qu'un lourd sommeil tombe sur l'humain. Une fois l'humain endormi, les traductions nous disent habituellement que Dieu « prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme »⁵. Mais le texte hébreu ne dit pas tout à fait cela. À cet endroit, il n'est pas encore question de l'homme : Dieu agit sur l'humain (*adam*). De plus, le texte hébreu ne parle pas de former (modeler), mais de « bâtir » une femme. Pour la femme, Dieu a changé de procédé : il bâtit, comme les Hébreux ont bâti leur temple et l'arche. Et le mot « côté » (qui est souvent traduit par le mot « côte ») est le même mot utilisé en hébreu pour ces endroits sacrés. La place de la femme, comme altérité en face de l'humain, serait-elle sacrée?

3. L'expression en hébreu contient une connotation de salut, mais aussi d'opposition potentielle.

4. *Bible Segond*.

5. *Bible Segond*.

Le langage comme structuration de la sexualité

Si l'humain n'est pas homme dès le début de sa création, quand le devient-il? C'est au verset 23 que le processus de sexuation intervient, en reconnaissant la femme devant lui. À ce moment, l'humain parle. Si on avait appris au verset 20 par le narrateur que l'humain avait nommé tous les animaux, on ne l'avait pas encore *entendu* parler. En voyant la femme, l'humain s'exclame : « Celle-ci cette fois os de mes os, chair de ma chair. » La relation, qui a commencé avec l'avancée de la femme vers l'humain, structure son langage. L'autre advient, et la relation devient. Ainsi, ce n'est pas tant d'où vient la femme qui fait réagir l'humain, mais le face-à-face. Ses paroles sont un cri de *re-connaissance*. Cri du cœur de l'humain, de son intelligence, ouvrant l'accès à toujours plus, vers soi et vers l'autre. La parole émerge comme révélateur d'un manque qui ne se lit qu'après coup. Lui, qui ne peut pourtant le savoir, reconnaît du tréfonds de son être le *pareil-que-lui-en-l'autre*.⁶

À ce moment, l'humain sort du *pour lui-même*. La parole de l'humain reconnaissant *l'autre-devant-lui* comme chair de sa chair et os de ses os devient le lieu même du processus de différenciation de l'humain, chemin de sexuation. Car c'est en la reconnaissant qu'il se re-connaît, comme même, et pourtant autre. La femme s'est avancée, l'humain l'a reconnue. De cet accueil réciproque, qui prend corps dans le langage, émerge le sujet-homme et le sujet-femme sexués, signifiés par les mots homme (*ish*) et femme (*ishsha*). C'est de cette reconnaissance que l'homme advient et que la femme devient. C'est exactement à cet instant que l'humain prend son essor, comme humanité sexuée, différenciée, dont la femme représente l'altérité irréductible.

Lu de cette façon, le texte ne permet pas d'affirmer une quelconque hiérarchie entre l'homme et la femme, ni de soutenir que l'homme serait supérieur à la femme. L'un n'existe tout simplement pas sans l'autre. Ce qui est vrai pour l'homme est vrai pour la femme, puisqu'elle n'accède elle aussi au statut d'être sexué que dans la reconnais-

6. On retrouvera cette idée dans Paul BEAUCHAMP, « La création des vivants et de la femme. Lecture allégorique de Gn 2,15-24 », *La vie de la Parole, de l'Ancien au Nouveau Testament. Études offertes à Pierre Grelot*, Paris, Desclée, 1987, p.107-120.

sance par cet autre qu'est l'humain en train lui-même de devenir homme. L'un (la femme) ne devient signifiant à l'autre — et le signifiant de l'autre (l'homme) — que parce que cet autre l'a reconnu. C'est dans ce rapport de signifiante que chacun peut se déployer. Ainsi, le verset 23a devient un vibrant plaidoyer à reconnaître l'autre pour que chacun existe pleinement, et s'assurer que l'autre reste autre pour que la vie perdure et s'enrichisse. Le texte nous montre comment, en se révélant, l'autre permet de se révéler à soi-même. En cela, le texte énonce une vérité fondamentale : on n'advient à son identité que dans l'altérité.

Pour renforcer cette notion d'égalité, signalons un détail intéressant : le mot femme en hébreu (*ishsha*), n'a pas la même source étymologique que le mot homme (*ish*), mais vient du mot *anash*, qui a donné le mot « humanité » (*enosh*) et qui signifie « fragile, faible »⁷. Il est intéressant de relever que, même étymologiquement, on ne peut pas affirmer que la femme vient de l'homme ! La femme tire son origine de la même source que l'humanité... quelque chose de fragile. Le lecteur ou la lectrice qui connaît l'hé-

breu est ainsi subtilement averti de se méfier des ressemblances qui pourraient absorber l'autre. Au contraire, les mots instaurent une distance, subtile, mais fondamentale, creuset de la différence.

Cette égalité structurelle est renforcée par un autre détail. Littéralement, le texte hébreu dit au verset 23 : *Pour celle-ci, on l'appellera femme (ishsha), parce que de l'homme (ish) elle a été prise*. Le terme « pour celle-ci » est difficile à traduire, les traductions ont donc tendance à ne pas en tenir compte, estimant le terme redondant avec le mot femme qui vient tout de suite après. Pourtant, cette expression n'est pas neutre. Elle indique que c'est « pour elle » qu'elle sera appelée femme. Pour personne d'autre, donc pas pour l'homme non plus. Mais on pourrait aussi avancer que ce « pour elle-même » énonce une réalité à venir : celle des autres femmes, un « pour elle-même » en résonance future avec la collectivité des autres femmes en devenir.

La sexualité comme creuset de la subjectivité

Revenons au texte. Le mot « homme » (*ish*) apparaît pour la première fois dans la

7. BROWN, F., S. DRIVER et C. BRIGGS, *The Brown-Driver-Briggs Hebrew and English Lexicon*, Peabody, Hendrickson, 2005, p. 60.

seconde partie du verset 23, quand se produit le passage à la différenciation sexuelle. « On l'appellera femme parce qu'elle a été prise de l'homme (*ish*) », dit la *Bible Segond*, ou, si l'on suit au plus près le texte hébreu : « Pour celle-ci, elle sera appelée femme parce que de l'homme (*ish*) celle-ci a été prise. » Toutes les traductions et tous les commentaires sont unanimes pour dire que c'est l'humain qui prononce cette phrase, dans la foulée de son exclamation : « Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair »⁸. Ce choix herméneutique est fondé sur la structure poétique du texte, rythmé à la fois par le démonstratif féminin repris trois fois, la symétrie des mots homme et femme, et celle des mots « os de mes os, chair de ma chair ».

Pourtant, si l'on suit de près la structure syntaxique et grammaticale, le texte permet de proposer une autre traduction, dont la conséquence est de détacher cette phrase du discours de l'humain, pour la rattacher au commentaire narratif du verset 24. Ce qui donne le paragraphe suivant (v.23b-24): « C'est pour cela qu'un homme abandonnera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; ils deviendront une seule

chair. » Pour motiver ce choix de traduction, et sans entrer dans des détails compliqués de structure syntaxique, disons que la seconde partie du verset 23 est introduite par une nouvelle forme verbale, dont la fonction est de faire office de coupure. Cette rupture syntaxique permet de proposer d'arrêter la fin du discours de l'humain à cet endroit, pour en faire le début du commentaire narratif que tous les commentaires et traductions font débiter au verset 24. En reliant ainsi la fin du verset 23 avec le verset 24, on trouve une unité dont le sujet est l'homme (*ish*), alors qu'au verset 23a et au verset 25, c'est l'humain (*adam*) qui est le sujet grammatical. Il y a donc une logique à proposer cet ensemble comme commentaire narratif.

L'intérêt de cette traduction, pour le moins en rupture avec une tradition plusieurs fois millénaire, résout l'incongruité apparente du commentaire narratif qu'est le verset 24 : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviendront une seule chair. »⁹ Une fois rattaché à la fin du verset 23, le commentaire narratif énonce une réalité à venir. Quitter ses parents, quand on est

8. *Bible Segond*.

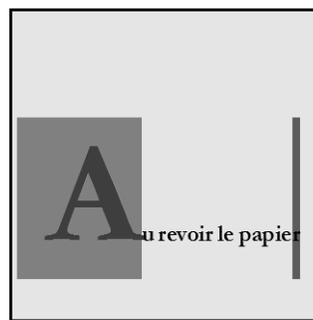
9. *Bible Segond*

un homme, comme pour les parents quitter leur enfant, est une dépossession mutuelle nécessaire à l'épanouissement de l'individu, et du couple ainsi nouvellement formé en vue de son devenir : une famille. Par ailleurs, ce choix de traduction met le narrateur en position d'observateur dans l'après-coup de ce que cette rencontre a produit, le plaçant à l'extérieur de l'événement, créant ainsi une distance judicieuse. C'est lui qui évalue ce qui se passe, qui le commente. Or qu'est-ce que l'altérité, sinon un regard autre, distant, introduisant le temps et l'espace? La posture que tient le narrateur ici est une posture d'entité tierce, capable de *donner sens* à un événement.

Conclusion : Un texte plus féministe qu'il n'y paraît

Si l'on considère ces quelques points, on peut avancer que, selon la perspective particulière que je propose ici, le récit de *Genèse 2* ne postule pas la supériorité de l'homme sur la femme, contrairement à ce que les traductions et les commentaires de ce récit ont traditionnellement laissé entendre. Pas plus d'ailleurs qu'il ne postule celle de la femme sur l'homme. En fait, une lecture attentive du texte hébreu, de sa grammaire et de sa syntaxe, permet de proposer une herméneutique d'égalité

entre les hommes et les femmes, dans la différence comme source de la subjectivité. L'humain (*adam*), cette création de Dieu indifférenciée sexuellement, devient le creuset du masculin, et la femme le symbole de l'altérité, creuset du féminin que seule la rencontre et une re-connaissance peut faire advenir. Dans le texte, la femme représente un lieu absolu d'altérité, une différence irréductible pour l'humanité, et non une autre-subalterne de l'homme. Elle postule un lieu originel de la différence. Mais ce *lieu-femme* contient potentiellement un lieu de subversion - que le mot hébreu « devant » signale - si le texte est lu comme instaurant ontologiquement l'autre comme inférieur à l'homme. À ce moment-là, la « femme-aide-devant-l'homme » devient ce « *lieu-autre* », susceptible d'ouvrir à la subversion.



LA BIBLE EN PRISON!

Monique Hamelin, *Vasthi*

La Bible racontée à travers l'histoire de femmes qui nous ressemblent est le titre d'une série d'ateliers bibliques offerts aux femmes judiciairisées qui veulent en apprendre davantage sur ce livre saint. Réjeanne Martin, sœur de Sainte-Anne, (s.s.a.), supervisée par la bibliste Béatrice Bérubé, a produit un outil pédagogique sur ce qu'est la Bible, comment la lire aujourd'hui et ce qu'on y trouve comme sens à la vie.

Destiné aux femmes incarcérées, ce parcours est actuellement limité à l'*Ancien Testament*. Il s'intitule: *Voyage dans la Bible – Histoire d'un peuple et figures de femmes*. Ces six cahiers visent à mieux faire comprendre nos racines religieuses, ouvrant une fenêtre à l'espérance et donnant le goût de la vie à travers un bref aperçu historique des événements, des personnages réels ou symboliques depuis la *Genèse* jusqu'à la naissance de Jésus.

Le premier cahier rappelle ce qu'est la Bible, les grandes étapes de l'*Ancien Testament* (I), puis c'est l'époque patriarcale (II), l'*Exode* et l'installation en terre de Canaan (III), la Royauté (IV), l'Exil (V) et le Postexil – les périodes perse, grecque et romaine (VI). Pour chaque époque, l'auteure présente des femmes remarquables, vic-

times, ou rebelles, ou cheffes de file, des femmes souvent ignorées par l'enseignement biblique traditionnel.

Cet outil présente en mots simples les livres de sagesse et de poésie, de combat et d'appel à la fidélité à Dieu et toujours, les prouesses et les gestes de bonté des femmes. Des parallèles et des questionnements sont lancés afin de faciliter la compréhension et la quête de sens entre ce qui a été vécu hier et des situations semblables aujourd'hui (Agar et les mères porteuses, l'exil des Hébreux et l'exil des Acadiens, les fils premiers-nés tués et les grossesses de filles qui finissent par des avortements dans certains pays, les dix plaies d'Égypte et principalement des phénomènes naturels et les dérèglements de la nature aujourd'hui, la marche dans le désert et l'apprentis-

Suite à la page 45

IL Y A 25 ANS...
Monique Hamelin, *Vasthi*

Le 14 avril 1986, les féministes sont en deuil, la mère du féminisme contemporain est décédée. Cinq jours plus tard, un long cortège accompagne Simone de Beauvoir au cimetière Montparnasse, son dernier lieu de repos. Celles qui ne peuvent être à Paris ont une pensée pour elle.

C'était une *Cérémonie des adieux*. Pour souligner le 25^e anniversaire de sa mort, *Le Monde Hors-Série* a choisi, pour une première fois, de consacrer un numéro à une femme, à celle qui a marqué « la vie de millions de femmes », rappelle Josyane Savigneau, la responsable éditoriale du numéro.

Les photos sont nombreuses, si quelques-unes nous sont familières, d'autres sont des découvertes. Des auteures notent que sa force de romancière (entre autres *Les Mandarins*) a été occultée par le succès du *Deuxième Sexe*, son engagement féministe, ses talents de mémorialiste et de philosophe. On retrouve dans ce *Hors Série* des extraits de ses oeuvres, de lettres à Sartre, Bost et Algren tout comme les critiques de François Mauriac et Julien Benda quand sortit le *Deuxième Sexe*. Des perles! On trace donc un portrait de l'écrivaine, de l'œuvre, et aussi des débats et des hommages qui lui ont été rendus au fil du temps. On lève enfin le voile sur qui est vraiment sa fille adoptive.

J'ai aimé relire certains extraits (dont *Une mort très douce*), prendre connaissance de textes qui ne m'étaient pas familiers (Djamila Boupacha, le massacre de Sabra et Chatila, etc.), et être interpellée par les relectures, les nouveaux et vieux questionnements (Iran et Israël, le turban comme un voile laïque et *queer*, etc.). Cette vie consacrée aux mots et à l'engagement reste une interpellation de ce que nous faisons de notre vie et de l'articulation que nous donnons à notre devenir soi et cela quel que soit notre âge.



UN IMMENSE LIVRE D'HUMANITÉ

Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 2010, 690 p.

Monique Dumais, *Houlida*

Un grand moment d'hésitation avant d'entreprendre le parcours de tant de pages et de tant de souffrances, et pourtant, une fois que j'ai eu commencé à lire, rien ne pouvait m'arrêter. J'étais captivée par les difficultés intenses que cet otage franco-colombien, une femme engagée en politique, a dû traverser, et le développement personnel qui l'a transformée.

Dès le début, elle annonce : « Je compris que j'étais encore un être médiocre et quelconque, que je n'avais pas assez souffert pour avoir dans le ventre la rage de lutter à mort pour ma liberté. » (p. 25) Et pourtant, la voix de son père qui décédera pendant son enfer de six ans et demi dans la jungle amazonnienne ne cessera de retentir : **DIGNITÉ**. Malgré tous les sévices qu'elle endurera enchaînée, elle sauvegardera sa dignité. « Je comprenais maintenant que la vie nous remplissait de provisions pour nos traversées du désert. » (p. 142)

Elle se mettra à l'écoute d'elle-même, des autres. Même ses gardiens, souvent très monstrueux, lui apprendront à vivre. Le message du jeune Ferney, son gardien de 17 ans qui, lui, était très attentif, est touchant. Devant partir pour un autre camp, il lui dit : « Ingrid, rappelez-vous toujours ce que je vais vous dire : quand on vous fera du mal, répon-

dez avec du bien, ne vous rabaissez jamais, ne répondez jamais aux insultes. Sachez que le silence sera toujours votre meilleure réponse. Promettez-moi que vous allez être prudente. Un jour, je vous verrai à la télévision lorsqu'on vous rendra votre liberté. Je veux que ce jour-là arrive. Vous n'avez pas le droit de mourir ici. » (p. 215)

Non, elle ne voulait pas mourir prisonnière dans la jungle, elle ne songeait qu'à s'évader et à s'organiser pour réussir cet exploit. Malheureusement, plusieurs tentatives très soigneusement préparées ne réussirent pas : la plus longue a été de quatre à cinq jours avec un autre otage Lucho qui était devenu son ami, mais qui était diabétique et qui demandait une attention de tous les instants pour qu'il ne sombre pas dans le coma. Le livre s'ouvre avec sa quatrième tentative de s'enfuir avec Clara, prise en otage en même temps qu'elle, qui finalement ne l'avait pas suivie. Elle

dut affronter seule la grande noirceur de la jungle, mais fut rapidement retrouvée au matin, brutalement punie, frappée avec une chaîne et finalement enchaînée au cou et remise dans une cage construite en bois avec des lames de zinc en guise de toit.

Ingrid raconte les différentes conditions de détention, les rapports avec les commandants qui se succèdent et exercent un contrôle plus ou moins sévère. Sont prises de temps à autre des preuves de survie : des photos, des entrevues avec les otages pour montrer au monde extérieur qu'ils sont encore en vie et sont dans des conditions acceptables. À cet effet, des fêtes sont même organisées de façon trompe-l'oeil, où l'on essaie de saisir avec une caméra les réactions des otages.

Les relations avec les autres sont une préoccupation constante, qui engendre des tensions quand on partage un espace restreint, quand on n'a pas d'activité, que la nourriture est très limitée. Ingrid se rend compte de ses grandes difficultés de vivre avec d'autres dans une prison. « Mais en captivité j'avais découvert que mon ego souffrait si j'étais dépossédée de ce que je désirais. La faim aidant, c'était autour de la nourriture que les combats silencieux entre prisonniers avaient lieu.

J'observais une transformation de moi-même que je n'aimais pas. » (p. 277)

Toutefois, des liens d'amitié se créent, qu'il faut souvent cacher pour ne pas en être privé. Ainsi, naissent des relations avec Lucho, un homme qu'elle avait déjà rencontré dans l'arène politique de la Colombie, avec Marco, un des trois otages américains emprisonnés dans le même camp. Les messages radiophoniques qu'Ingrid pouvait réussir à capter au petit matin, particulièrement ceux de sa mère, ont été d'un grand réconfort. La communication est unilatérale, car elle ne pouvait parler à sa mère, mais elle a pu lui écrire une seule fois. Elle était privée de ses enfants.

Les types d'activités qu'Ingrid a pu avoir : le tissage de ceintures appris d'une Colombienne, la lecture de la *Bible* qui a été d'un grand secours pour sa santé mentale, les cours d'anglais à des membres des Forces armées révolutionnaires de la Colombie (FARC), les exercices physiques pour se garder en forme. Elle a également écrit : « Un exercice spirituel : celui de s'obliger au bonheur dans la plus grande des détresses. » (p. 189)

Parmi les difficultés rencontrées se trouvent celles des grandes marches

pour des déplacements très ardues à travers la jungle et toutes ces épreuves, sur des terrains très montagneux, pendant plusieurs jours. Dès qu'une menace surgit au-dessus du campement, le passage d'hélicoptères ou d'avions de l'armée, c'est le départ rapide pour ailleurs. Ingrid est faible et doit se résigner à se faire porter sur le dos d'un homme ou dans un hamac tenu par deux hommes. Son *equipo*, sac à dos, est souvent trop lourd pour elle.

Ce livre nous fait vivre les six années et demie de captivité par les FARC qu'Ingrid Betancourt, femme politique et candidate à la présidence colombienne sous la bannière du Parti vert, connut du 23 février 2002 à sa libération le 2 juillet 2008. Elle a écrit

pendant un an et demi, ce « livre de la jungle » qui lui a permis de faire tomber une partie du « mur de silence » dans lequel elle avait été enfermée.

Je le désigne comme un immense livre d'humanité, car Ingrid nous met vraiment en contact avec elle-même, les autres personnes avec qui elle a dû vivre, les prises de conscience d'une réalité dure et éprouvante à l'extrême. Souvent, je me suis demandé comment elle a pu faire. Se dégage de la personnalité de cette femme, une force de caractère, une détermination à garder sa dignité, une bienveillance envers les autres même s'ils sont ses agresseurs.



UNE FEMME PARMIS LES HOMMES

Esther Blondin – Mère Marie-Anne

Monique Hamelin, *Vasthi*

Esther Blondin est la troisième d'une famille de 12 enfants. Cette Terre-bonnoise est analphabète jusqu'à l'âge de 20 ans. Elle devient une éducatrice hors pair et fonde les Sœurs de Sainte-Anne, une communauté dédiée à l'instruction des pauvres de la campagne. Plusieurs Québécoises et Québécois ont pu profiter de l'enseignement donné par ces religieuses.

Une image m'est apparue en lisant la correspondance et les témoignages présentés et commentés d'une manière magistrale par Christine Mailloux dans *Esther Blondin – Un voyage, une passion*, publiés chez Médiaspaul en 2010. L'image qui m'est venue est celle d'une femme parmi les hommes, les hommes de robe cette fois! Et cela me rappelait l'entrée des femmes en politique quelques décennies plus tard, et du machisme et du sexisme dont elles furent l'objet.

Esther Blondin a fondé une communauté et monseigneur Ignace Bourget parle d'un homme de robe comme le « fondateur »! Elle doit se plier aux volontés de son évêque au doigt, à la lettre et à l'esprit de la lettre sinon, elle se fait vertement rabrouer, même humilier. La soumission est demandée particulièrement par l'abbé Louis-Adolphe Maréchal qui a l'oreille de

monseigneur Bourget. Il n'accepte pas les initiatives de la fondatrice. C'est dans la soumission que cette femme de tête et de cœur accepte les destitutions. Le temps lui donnera raison, mais elle a eu son chemin de croix de son vivant.

Plusieurs expressions dans cette correspondance sont d'une autre époque. Quelques expressions font sourire. Parmi les perles lues, il y a ces mots de monseigneur Bourget à Mère Marie-Anne :

« [...] et il est à espérer que vos bonnes et ferventes prières auront fait tomber des nuées l'homme que le ciel vous destine, pour arroser votre nouvelle communauté de la rosée vivifiante qui doit la fertiliser [...] » (p. 58).

LA FEMME PAPILLON
COMMENTAIRE D'UN ROMAN DE LAURE MORALI
Élise Couture-Grondin*

Laure Morali est une écrivaine et réalisatrice née dans le nord de la France et résidant à Montréal depuis plusieurs années. Elle a publié des recueils de poésie, dont *La terre cet animal* (2003), des récits et des anthologies. En 2008, elle rassemble des textes issus d'une correspondance entre écrivains québécois et autochtones dans *Aimititau! Parlons-nous!* qui ouvre un espace de création à partir du dialogue.

Son premier roman, *Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon*¹, rappelle le langage poétique et dense, doux et imagé qui caractérise son écriture et poursuit son exploration du rapport à l'autre. Ce roman nous fait entrer dans un espace-temps spiral qui nous porte sur les chemins d'une femme qui parcourt l'Amérique, du Québec au Nouveau-Mexique, de la Guyane à l'Alaska, mais qui nous ramène toujours au cœur de la terre, le *Matitushan*, où elle participe à un rituel de guérison. Ce roman pose la

question de l'enracinement, du rapport à la terre et à la spiritualité.

L'histoire commence alors que cette femme revient dans une communauté innue du Nord du Québec, Ekuanitshit, où elle a vécu une histoire d'amour avec Shimun. Celui-ci l'amenait au lac Kukamess à 200 kilomètres au nord du village, dans le territoire où les ancêtres nomades allaient pêcher et chasser². Depuis la mort de Shimun, la femme sillonne l'Amérique au gré de ses désirs et de ses rencontres, dans

* Étudiante à la maîtrise en Études hispaniques à l'Université de Montréal.

1. MORALI, Laure. *Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, 129 p.

2. Le séjour de trois mois de l'auteure dans la forêt subarctique avec un chasseur nomade de la nation innue paraît être une inspiration pour son écriture. Elle a d'ailleurs écrit et réalisé le film *Les filles de Shimun* en 1998 qui porte sur la transmission des traditions. Deux filles accompagnent leur père au bord du lac Kukamess où celui-ci a passé une grande partie de sa vie de nomade. Voir <http://lauremorali.blogspot.com/p/films.html>.

une quête qu'elle n'arrive pas à comprendre. Son retour à Ekuanitshit, où elle s'est toujours sentie bienvenue, marque sa propre prise de conscience que le chemin parcouru était une quête vers soi, pour se retrouver.

On ne connaît d'autre nom à cette femme qu'*Ishkuess*, jeune fille, surnom attribué affectueusement par Nimesh, son amie et la fille de Shimun. Celle-ci préside une cérémonie de guérison dans la tente à sudation, *Matitushan*, le ventre de la terre, pour *Ishkuess* qui cherche à s'enraciner en soi par ce rituel qui permet le contact avec les ancêtres et la guérison de l'esprit.

« Dans le *matutishan*, on se nettoie à coups de rêves. Ils sont le langage de la nature, aussi réels que l'eau que nous buvons. La nature n'est pas un conte, c'est une intelligence capable de nous percevoir, de nous lire, de nous traverser et de nous informer. *Nimushum mak nukum, tshinishkumitinau.* » (p. 109-110)

La cérémonie se divise en quatre parties qui correspondent aux quatre points cardinaux et aux étapes de la vie : l'est, pour l'enfance; le sud, pour la jeunesse; l'ouest, pour l'âge adulte et se termine avec le nord. Dans ce voyage intérieur, des bribes de souvenirs reviennent à *Ishkuess* qui les raconte à son amie.

Celle-ci explique que les pierres qui réchauffent l'air de la tente sont des ancêtres qui ouvrent la mémoire.

Nous découvrons les déplacements de la vie *d'Ishkuess* par fragments. La jeune femme se rend en Guyane pour chercher des papillons, les morphos, pour un film animalier. Elle y rencontre Vao, un homme du Laos, qui la guide dans la jungle, mais leur aventure devient passion et elle oublie sa mission cinématographique. Elle voyage en avion vers Montréal pour visiter une amie; ensemble elles visitent le Jardin botanique et son exposition de papillon. Une nuit, elle rêve d'un homme qui lui parle en langage papillon et décide de partir à sa recherche vers le sud; elle trouve Tolo au bord du Rio Grande. Son chemin est aussi teinté des rencontres qu'elle fait : dans une station d'autobus, un gipsy de Belgique « a perdu toute notion de géographie » (p. 93); des images de vie jaillissent quand elle voit une femme dans l'autobus; Tshak, le gardien du feu durant la cérémonie du *Matitushan*, raconte l'histoire de la femme héron. La femme papillon se rappelle les moments passés avec son grand-père et les souvenirs de sa vie avec Shimun au lac lui reviennent avec insistance tout au long de ses voyages. Sa dernière rencontre avec un écrivain en Alaska lui fera com-

prendre qu'elle est ce papillon qu'elle cherche.

La femme papillon se définit par ses voyages :

« On change de peau chaque fois que quelqu'un nous raconte son histoire. On oublie d'où l'on vient. On ne sait plus à qui appartient cette tristesse, cette joie. On est parfois léger, on butine, parfois lourd comme une pierre. On écoute les ancêtres des gens chez qui l'on dort. On s'étend et l'on meurt chaque nuit. On se lève serein. On est seul et tout le monde à la fois. » (p. 13)

Elle change de direction selon les personnes qu'elles rencontrent et se déplace avec fluidité : « Je glisse sur la terre comme si c'était de l'eau » (p. 31). Elle absorbe ce qui l'entoure et se transforme comme le fait la chenille en papillon. De cette capacité, on sent qu'elle ne fait qu'un avec le monde. Son identité nomade lui permet de se lier aux autres et d'une façon toute particulière de se lier au territoire. Au moment où elle perd ses bagages et n'a plus rien, elle se sent habitée du chemin parcouru. Quelqu'un lui dit :

« - J'aime ta jupe, c'est l'animal préféré de mon frère, le dragon. Mon frère est mort le dix-huit juin dernier.

- *Je n'ai plus de bagages, mais ma jupe me relie au monde* » (p. 98, italique ajouté).

Son nomadisme contemporain lui permet de se sentir liée à ce qui l'entoure et même à ce qui lui est inaccessible, comme lorsqu'elle parle du goût de grenade qui lui rappelle une Afrique du Nord qu'elle ne connaît pas. Ses déplacements ne reposent pas sur une quête d'exotisme et la différence n'est pas une frontière qui sépare, mais plutôt un pont qui permet un apprentissage. Tout comme le mode de vie traditionnel des nomades, ces déplacements sont ancrés dans une connaissance profonde du territoire, dans une relation avec la nature. Toutefois, pour la femme papillon, la connaissance du territoire provient des personnes qu'elle rencontre; son nomadisme implique aussi de se déplacer d'une culture à une autre.

Le roman pose la question de l'hybridation d'une façon particulière. Elle est le plus souvent perçue comme un mélange de deux cultures considérées chacune comme homogène, cohérente et unifiée. Or, la culture est, avant tout, l'expérience de vie en société avec ses productions artistiques, ses débats politiques, ses habitudes de vie et ses aspirations. La culture est d'abord hybride, dans le sens où c'est une multiplicité de pra-

tiques quotidiennes qui la définit comme un tout identitaire. Les frontières ne sont jamais déterminées à l'avance ce qui ne signifie en rien qu'elles n'existent pas ou que toutes les personnes, de toutes les cultures soient semblables. Cela nous amène plutôt à prendre conscience de la multiplicité qui nous habite et de la construction des frontières, en nous et à l'extérieur de nous.

Le voyage dans lequel nous transporte le roman se fait à travers les yeux d'un papillon, une façon de voir qui fait ressortir l'éclat de ce qui l'entoure. Quand nos yeux perçoivent cette réalité complexe, l'expérience de vie n'est plus la même : « *Les yeux des papillons sont composés de milliers d'yeux simples [...] Ils perçoivent leur environnement en mosaïque et distinguent davantage de couleurs que nous. Ils captent l'ultraviolet* » (p. 78, italique dans le texte). La femme est un papillon puisqu'elle s'est transformée, mais aussi parce qu'elle a laissé la multiplicité l'habiter.

À la fin de la cérémonie, alors que les deux femmes laissent les ancêtres suivre leur propre voyage dans le monde invisible, les paroles du grand-père *d'Ishkuess* se mêlent à l'éclat du soleil et à la caresse des vents :

« Il faut savoir se parler pour durer sur cette terre. Conserve cette rage de connaître ton voisin et d'apprendre de l'autre tout ce que tu ignores. Si tu crois que le vent nous guide, c'est qu'il nous tient serrés tout près les uns des autres, comme des roses accrochées à leur plénitude par forte mer. Je crois toujours en l'air libre et en la vibrante clarté de l'ombre. Je sais que je suis là, je te sens au monde [...] La nature entière veut vivre, dit-il avant de monter plus haut, c'est ce qu'il faut penser, recueillir comme on recueille une mémoire et la courber en soi, coquelicot des rochers salins qui croissent malgré les vents fous de la côte. » (p. 126)

Le voyage de la femme papillon est un voyage vers soi, mais aussi une quête dans l'intensité, provenant d'un désir de vivre, de connaître l'autre et d'apprendre. Cet apprentissage n'est pas une volonté de toucher une vérité, mais plutôt de maintenir le mystère. Après cette cérémonie, la liberté du papillon devient une façon de vivre, là où « la nature s'embrace de mille couleurs jamais visitées » (126), où les mouvements sont la vie, où la liberté intérieure vient d'un profond enracinement.

UNE CHATTE
Ying Chen, *Espèces*, Montréal, Boréal, 2010, 212 p.
Monique Dumais, *Houlida*

Ying Chen est née à Shanghai en 1961, s'est établie à Montréal en 1989. Elle a écrit dix romans. J'avais déjà lu *Le champ dans la mer* (2002) sur l'exploration du temps et de la mémoire d'une femme, *Quatre mille marches* (2004) sur des carnets de voyage à son pays natal

Cette fois-ci, quel drôle de roman que l'histoire de cette femme transformée en chatte! La femme devenue chatte nous parle! Pourquoi donc une telle métamorphose? C'est donc avec cette question que je poursuis la lecture de ce livre. La description de sa nouvelle vie est plutôt séduisante, tant Ying Chen décrit de façon très avertie toutes les découvertes et les habitudes de cet être félin.

Une recherche de liberté domine. « L'univers rajeunit quand il se libère des humains de leurs regards réprobateurs pour je ne sais quelles raisons ni de quels droits, de leur pensée bruyante, assommante et savamment hypocrite, de leur mémoire et de leurs trésors pourris. » (p. 62) Prend même place l'audace. « Cette audace, j'ose la reconnaître, l'exprimer et l'appliquer maintenant seulement, car je sais que cela m'est permis maintenant seu-

lement, quand je ne vis plus soumise aux conventions humaines, quand je n'ai plus à être la partenaire de quelqu'un, le membre d'une communauté, la citoyenne d'un lieu. » (p. 62)

C'est un regard très critique et ironique de la société, de la relation homme-femme dans un couple, du sens de la vie d'une femme, de la recherche de la supériorité chez l'homme. « Je me suis dit: dans cette maison, officiellement, je n'existe plus. Et il semble que j'aie maintenant un maître. Cette seule pensée me rend folle de joie. » (p. 74) Passage étonnant, mais qui manifeste la fatigue et l'absurdité du rapport homme-femme. Le personnage féminin fait une expérimentation heureuse « de devenir moins humaine, d'être ainsi réduite de taille, d'intelligence et d'appétit. » (p. 86) Expérience qui m'apparaît très dérangement, mais qui confirme la recherche du pouvoir

chez le personnage masculin. « Il n'a plus, à mes yeux, ni défaut, ni qualité, mais rien que du pouvoir. » (p. 117) Constatation brutale. Et réaction dérangeante: « Il m'est beaucoup plus facile d'être sa chatte que d'être son épouse. » (p. 140) Elle ajoute même: « Je n'ai jamais été vraiment libre dans ma liberté. » (p. 153)

Elle trouve donc qu'elle jouit d'un espace de grande tranquillité. « Finis ces vains efforts, cet interminable marchandage sentimental autre, cette prostitution de l'âme et du corps en échange d'une chaleur quelconque, d'une occasion pour l'oubli de soi qui ne se produit jamais. » (p. 75)

Ce qui devient un peu corsé à la fin du roman, c'est que le mari s'est fait une nouvelle copine qui, elle, n'aime pas la chatte. Celle-ci se montre de plus en plus turbulente, si bien que le mari a un choix à faire entre la copine et l'espèce animale. Finalement, il opte pour la chatte qui le lui rend bien. « Et cela, cet amour, cette adoration, cette confiance, c'est chez moi qu'il le trouve, et pas chez la copine. » (p. 199)

La chatte reprend sa forme de femme et s'assoit dans un fauteuil de sa maison. Les perspectives sont fades. « Je finis par me rendormir dans mon fau-

teuil, assommée par la soudaine perspective d'une vie sans simplicité et cependant monotone dans laquelle j'entre à nouveau. » (p. 211) Quelle vie pourra-t-elle passer avec cet homme qui ne cesse de s'intéresser aux squelettes et aux crânes qu'il accumule, « ce peuple mort et en débris et auquel je crois appartenir » (p. 17).

De quoi faire réfléchir sur la vie de couple et sur l'attitude d'un mari privé d'émotions envers son épouse! Une métamorphose qui n'est pas que ludique. Elle nous décrit merveilleusement la vie des chats. D'autres écrivaines telles que Colette et Marguerite Duras étaient très attachées par l'espèce féline, si capable d'établir des relations. Et vous, qu'en pensez-vous?



AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Christine Lemaire, *Bonne Nouv'ailes*

De retour d'un voyage sur la côte est des États-Unis – dont un court séjour à Savannah en Géorgie – je me suis délectée de ce grand classique de la littérature américaine.

Margaret Mitchell était journaliste et *Gone with the wind* est son premier et son seul roman, publié en 1936. Le livre a été un succès littéraire immédiat et lui a valu le prix Pulitzer. Cette histoire a ensuite été rendue célèbre par le film hollywoodien mettant en vedette Vivien Leigh et Clark Gable.

L'intrigue

Scarlett O'Hara est la fille aînée d'un couple de planteurs de Géorgie. Alors qu'elle a tout juste 16 ans, la guerre de Sécession éclate, l'entraînant dans un tumulte auquel rien, dans son éducation, ne l'avait préparée. Afin de survivre et de sauver Tara, la plantation familiale, Scarlett se mariera à trois reprises, et sera deux fois veuve. Mais surtout, elle deviendra femme d'affaires, dirigeante de deux scieries. Toute sa vie, elle chérira Ashley Wilkes, un homme au caractère diamétralement opposé au sien, rêveur tourné vers le passé, alors que Scarlett est irrémédiablement tournée vers l'ave-

nir. Sa relation avec son dernier mari, le beau et mécréant Rhett Butler sera un rendez-vous manqué puisqu'elle ne se rend compte de son amour pour lui qu'au moment où ce dernier cesse d'être amoureux.

Ce roman est écrit dans un langage tout à fait moderne; une histoire touffue à la manière de nos romans contemporains, palpitante et captivante.

Questions controversées

Née en 1900, Margaret Mitchell a été bercée tout au long de son enfance par les récits de la guerre de Sécession. Ce n'est qu'à l'adolescence, qu'elle réalise que cette « Cause » a été perdue. Elle en est bouleversée. Cette déception profonde lui a sans doute donné le cran nécessaire pour raconter son histoire en se mettant résolument du côté des sudistes, ses compatriotes.

L'hostilité que les sécessionnistes portent aux Yankees, l'espoir que chaque

petite victoire insufflait aux gens de Géorgie, la « démonisation » des grands personnages de l'Union et, bien sûr, la question de l'esclavage, tout cela est rendu avec une émotion telle qu'à défaut de nous ranger du côté des perdants, nous pouvons à tout le moins mieux les comprendre. Margaret Mitchell nous fait voir aussi que la période de reconstruction qui a succédé à la défaite a été encore plus pénible pour les vaincus que la guerre elle-même et elle nous fait partager leur sentiment d'injustice.

Des femmes

Si on a beaucoup discuté d'esclavage à cause du roman de Mitchell, on a moins parlé, me semble-t-il, de la question des femmes qui est bien aussi présente et éloquente. Je me suis tout particulièrement intéressée à la relation de Mitchell avec ses héroïnes: la flamboyante Scarlett O'Hara et son alter ego, Melany Hamilton.

Ces deux figures sont le yin et le yang d'un même destin pour les femmes de la fin du XIX^e. Scarlett prend sa vie tourmentée à bras le corps et, bien qu'elle ait été élevée par une mère qui lui avait enseigné les meilleures manières, elle est prête à tout pour se garder en vie, tirer de la misère les gens qu'elle aime, et sauver la plantation fa-

miliale. Scarlett est ce que nous pourrions appeler aujourd'hui une battante. Si sa détermination à reconquérir la richesse lui fait enfreindre certaines règles, il n'en demeure pas moins qu'elle cherche à s'adapter, à tourner le dos au passé pour se diriger tête baissée vers l'avenir.

Melany quant à elle, est décrite comme une femme frêle, mais d'une force intérieure indomptable; qui reste envers et contre tout fidèle à la « Cause », qui refuse de renoncer aux vieilles manières de vivre, qui ne peut envisager que sa vie soit autre chose que celle de ses ancêtres. Ce personnage est puissant, toujours en équilibre fragile entre l'héroïsme et le pathétique. La relation entre les deux femmes – qui sont belles-sœurs – est fascinante. Et encore plus fascinante est la relation de Margaret Mitchell avec elles. Car si la sympathie de l'auteure va incontestablement à la presque parfaite Melany, on peut la voir se débattre avec l'idée que c'est Scarlett qui a raison et qui est la mieux à même de reprendre le flambeau de la fierté sudiste.

Ce roman est en lui-même un cours d'historiographie. Voici une femme des années trente qui, à cause de son métier de journaliste, est quelque peu marginale par rapport à ses contempo-

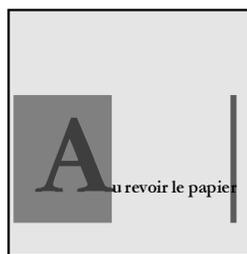
raines, et qui regarde Scarlett O'Hara, une femme elle aussi marginalisée, de la fin du XIX^e siècle. Un regard qui comprend que la guerre et son lot d'adversités ont permis aux femmes de transgresser des tabous qui n'auraient jamais pu l'être autrement ou du moins, aussi rapidement.

Scarlett subit cependant l'opprobre de son milieu parce qu'elle va trop loin : elle se lie d'amitié avec le renégat Rhett Butler; elle se lance en affaires, et pis encore, elle réussit là où bien des hommes échouent, en pactisant avec l'ennemi oppresseur. Margaret Mitchell est manifestement impressionnée par la force implacable de son personnage; elle nous explique parfaitement bien ses motivations, mais ne peut s'empêcher de la condamner pour son manque de scrupules dans le but d'arriver à ses fins. Et si Scarlett se débat tout au long du livre contre la famine et l'injustice, le plus difficile pour elle est le combat qu'elle mène contre les préjugés et les carcans qu'on imposait aux femmes d'alors.

Jusqu'à la fin de l'histoire, Mitchell reste partagée et sévère face à Scarlett. Elle lui fait porter tout le blâme de l'échec de sa relation avec Rhett Butler et ce, malgré le mutisme et la violence de ce dernier.

Conclusion

Je ne suis pas de celles qui voudraient que les œuvres du passé soient réécrites en en gommant tout ce qui les rend inacceptables à nos yeux. Quand je lis un passage de *Autant en emporte le vent* où la « mama », esclave de Scarlett, s'emporte contre les « sales nègres », ou bien un autre au cours duquel un homme fait ses excuses à une femme – qui les *accepte!* – pour avoir parlé devant elle d'un sujet aussi ennuyeux que la politique; quand j'entends la romancière insister sur le romantisme viril de Rhett Butler alors qu'il vient ni plus ni moins de violer sa femme, je peux mesurer la distance qui nous sépare d'une époque où la ségrégation était à ce point assimilée, que les victimes se rangeaient du côté de leurs oppresseurs. Et cela me donne du souffle pour poursuivre la route.



ROAD TRIP DANS LE SUD DES ÉTATS-UNIS

Monique Hamelin, *Vasthi*

Presque trois semaines sur la route dans cette Amérique qui présente toujours le meilleur et le pire, la grandeur et l'horreur.

J'emporte avec moi des images fortes et inoubliables entre autres des *Quercus Virginiana*, des *live oaks*, comme on dit là-bas en Géorgie et en Caroline du Sud de ces chênes à feuilles persistantes¹. Ainsi, au printemps, les feuilles de l'année précédente tombent, poussées par les nouvelles. C'est au moment de la renaissance de la terre qu'on marche sur les feuilles qui crissent sous nos pieds! La feuille est toute petite contrairement à celle des chênes

fustigiés d'ici. De plus, pour ajouter au charme, ces chênes accueillent le *Spanish Moss*. Cette plante vit sur ces arbres, mais ce n'est pas une plante parasite et contrairement à ce que laisse supposer son nom, elle serait de la fa-

mille des angiospermes et non des lichens ou des mousses. Et c'est sans compter l'accueil à cette fougère qui porte le beau nom de *Resurrection fern*. Les fougères renaissent dès qu'il y a une pluie.



J'aime m'imaginer qu'Alice s'endormit sous un tel chêne pour rêver cette histoire folle où les lapins parlent. Et je vois les enfants jouer dans ces arbres dont les branches viennent tout près

d'eux. Ils pourront monter et monter...

Mais cet arbre si majestueux est aussi inquiétant, sans doute par cette mousse qui pendouille. Peut-être que c'est près d'un tel arbre que les sorcières sont apparues à Hamlet.

1. *Live oak* de 900 ans – plantation à Charleston, Caroline du Sud. Photo : Monique Hamelin.

Le sublime et l'horreur se côtoient dans cette Amérique. Le Christ souffrant, il a été vécu dans ce sud des États-Unis. À Savannah, dans l'état de la Géorgie, le monument de Dorothy Radford Spradley dédié aux Afro-Américains montre une famille d'Afro-Américains dont les chaînes aux pieds sont brisées et il porte cette inscription de Maya Angelou² :

We were stolen, sold and bought together from the African continent.



2. Monument dédié aux Afro-Américains, Savannah, Géorgie. Photo : Monique Hamelin.

3. Traduction libre :

Ensemble, du continent africain, nous avons été enlevés, vendus et achetés.

Ensemble, nous avons été embarqués à bord de vaisseaux négriers.

Nous étions étendus dos contre ventre au fond de la cale des vaisseaux négriers

Ensemble, dans nos excréments et notre urine,

Et quelquefois, c'est ensemble que nous mourrions.

Et c'est ensemble que nos pauvres corps sans vie étaient jetés par-dessus bord.

Aujourd'hui, c'est ensemble que nous nous tenons debout, avec confiance et même avec joie.

4. Voir photo page suivante.

We got on the slave ships together.

We lay back to belly in the holds of the slave ships in each other's excrement and urine together, sometimes died together, and our lifeless bodies thrown overboard together.

*Today, we are standing up together, with faith and even some joy.*³

À la plantation Middleton à Charleston (Caroline du Sud), un vieil homme, un Afro-Américain très digne, nous a entretenus de la vie des esclaves sur cette plantation de riz. Ce fut très émouvant. Il nous fit visiter entre autres la chapelle des esclaves⁴. Le soir, après la fin de leurs travaux, on permettait aux esclaves de venir se recueillir dans ce lieu. La pièce était peinte en blanc. Il y avait quelques bancs. Un chant poignant jouait... nous aussi, on pouvait se recueillir en pensant à toutes les souffrances que ces murs ont entendues, et sans doute aussi des quelques joies qui ont marqué la vie des hommes, des femmes et des enfants.

La vie sur les plantations de riz était différente de celle sur les plantations de coton. Elle était un peu moins dure, si on veut, car l'esclavage reste l'esclavage. Sur les plantations de riz, l'homme, la femme, l'enfant, chacun avait une tâche assignée à faire dans la journée. La tâche terminée, il ou elle pouvait vaquer à d'autres occupations. Il aidait les autres ou cultivait un petit lopin de terre pour lui ou sa famille. Le dimanche était libre... enfin, libre de travaux assignés. Sur les plantations de coton, rien ne différençait une journée d'une autre, l'esclave était astreint au labeur pour le maître de 12 à 14 heures par jour, sans jour de repos. Il va sans dire que le taux de mortalité dans l'un et l'autre cas était très élevé. Sur les plan-

tations de riz, on achetait des esclaves qui avaient connu la culture de riz en Afrique. On importait donc une main-d'œuvre captive et un savoir-faire. L'exploitation sous toutes les formes.

Pour en connaître un peu plus de la vie des esclaves à partir du point de vue d'une ex-esclave, il y a un très beau roman canadien qui a été traduit récemment. *Aminata*⁵ est le titre français, c'est aussi le nom du personnage principal. Une vieille dame narre sa vie. Elle vivait heureuse avec son père, sa mère, une sage-femme qui l'initiait à cette digne profession. Elle est enlevée, transportée, vendue. Je vous laisse découvrir son périple.



Plantation Middleton, Charleston, Caroline du Sud, chapelle des esclaves.
Photo : Monique Hamelin.

5. Hill, Lawrence. *Aminata*. Traduit de l'anglais par Carole Noël, Éditions de la Pleine lune, 2011, 568 pages.

LA NEUVAINNE - UNE FOI SALVATRICE

Fanny Garber, *Bonne Nouv'ailes*

La *Neuvaine* de Bernard Émond est le premier film de la trilogie consacrée aux trois vertus théologiques. Le thème de la foi se déploie sur la croisée des chemins de Jeanne, une docteure, et d'un jeune homme, François.

Jeanne Dion, docteure, reçoit à l'urgence une jeune femme, Lise, qui lui amène sa petite fille, Martine. Or, Jeanne s'aperçoit que la mère est blessée, victime de violence conjugale. Elle donne son numéro de téléphone personnel à la jeune femme qui l'appelle lorsqu'elle quitte son mari. Jeanne les prend sous son aile et les amène d'abord chez elle, puis, devant la menace présente du conjoint, dans un centre pour femmes victimes de violence. Le conjoint prend Jeanne en otage pour entrer dans le centre et tue sa femme et sa fille avant de retourner son arme contre lui. Traumatisée par cette tragédie, Jeanne ne trouve pas de sortie à sa prostration, ni à l'hôpital, ni chez elle. Un soir, elle part et prend la route qui la conduit dans un motel à Sainte-Anne-de-Beaupré.

Parallèlement, nous faisons la connaissance de François, jeune homme de Petite-Rivière-St-François qui apprend que sa grand-mère, Alice, qui l'a élevé, est mourante. Il décide d'entamer

une neuvaine à sainte Anne au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré pour demander sa guérison. Après une matinée de prière, il s'arrête au bord du Saint-Laurent, à l'endroit même et au même moment où Jeanne s'apprête à se jeter dans l'eau. L'arrivée de François suspend l'élan de la femme.

La vie de Jeanne a basculé bien avant la mort de ses protégées. Elle est entrée dans la noirceur, comme elle le décrit, lorsque son enfant, atteint d'une maladie incurable, meurt. Une mort contre laquelle ni l'amour, ni le soutien de Jeanne – elle a arrêté de travailler pendant quatre ans – ni ses connaissances médicales n'ont pu lutter. Jeanne se lance alors, à corps perdu dans le soin des corps, sans voir et toucher la vie de ses patients, jusqu'à l'arrivée de Lise et de sa fille. Qu'est-ce qui sort Jeanne de ce désert? Le fait que Lise aurait pu être sa fille? L'amour envers son enfant malade que porte Lise, mère fragilisée par sa jeunesse et son corps meurtri de violence,

ravive-t-il son propre amour qu'elle a enterré avec son enfant? Quoi qu'il en soit, son geste d'ouverture est suivi d'une chute dans la terreur qui plonge son âme dans l'angoisse et la mène sur le chemin du suicide qu'elle explique : « Ce que j'ai pas pu supporter, c'est l'idée qu'il y a des souffrances perdues. Des souffrances qui font qu'on serait mieux mort, qu'on serait mieux de ne jamais avoir existé. »

François aussi connaît la mort : celle de ses parents dans un accident de voiture, alors qu'il était enfant. Cependant, il est entouré par l'amour de sa grand-mère qui a préparé sa mort en réglant la succession de ses biens. Elle lui explique aussi que la mort n'est qu'un passage, qu'elle ira « dans le bonheur de Dieu ». François, empreint de douleur, n'écoute pas et n'accepte pas cette mort prochaine. Fort de sa foi religieuse, il se met en route pour la guérison du corps de sa grand-mère, sans se poser de questions sur l'existence de la souffrance, ni du mal, comme le fait Jeanne. En fait, la vie simple de François lui ressemble. Bernard Émond nous le montre à son travail au dépanneur : il range les produits sur les étagères, balaie et lave les planchers d'une façon appliquée et concentrée. Il prend soin de sa grand-mère, lui fait ses repas, couche par

terre, près de son lit. Lorsque l'état de sa grand-mère s'aggrave malgré ses prières à sainte Anne, il se retourne vers Jeanne après qu'elle ait sauvé une personne sur le parvis de l'église. Il la convainc de rendre visite à sa grand-mère, dans l'espoir de la guérison.

Or le miracle comme demandé par François, n'aura pas lieu. Par cette quête perdue, Bernard Émond ne remet pas en cause la foi religieuse. Il nous fait découvrir dans son film, le site de Sainte-Anne-de-Beaupré, l'intérieur de la basilique, les témoignages de guérisons miraculeuses, les rites de la bénédiction et de l'administration des derniers sacrements. De plus, le dialogue en arrière-fonds, entre Jeanne et le prêtre, nous suit tout au long du film, appuie et cherche des mots pour dire le passage de Jeanne. L'église et les rites religieux restent un écho d'une tradition constructrice. Or, le miracle qui se produit conduit à la guérison de Jeanne et est édifié par François avec sa simplicité d'esprit, mais aussi par sa foi intégrée dans le quotidien. À leur première rencontre, il s'assit près de Jeanne alors qu'elle lui est hostile. Il l'accompagne dans son silence, face au fleuve Saint-Laurent, sans paroles, jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'elle a eu froid, il l'a vêtue de son manteau, puis il lui en a apporté un et lui en a

fait don. Lorsqu'elle a eu faim, il a été cherché de la nourriture qu'il a partagée avec elle. Devant son angoisse, il lui conseille d'aller voir les oies à Cap Tourmente parce que « quand on les voit on ne pense plus à rien ». Peu à peu, Jeanne lâche prise et ressuscite. Elle se laisse conduire par François même si elle est agacée par cette présence, cet accompagnement non sollicité. Elle accepte son manteau, le partage de la nourriture et les conseils de François. Elle qui ne croit pas en Dieu, elle le suit et regarde le panorama de la crucifixion. Et, à son tour, elle accompagne Alice dans son passage vers la mort. Dans le plus beau tableau du film, nous la retrouvons lavant le dos de la mourante, avec tendresse, elle, la docteure, ayant les connaissances pour guérir les corps, alors qu'ici elle est impuissante : dans une chambre, sombre, simplement meublée, non plus dans un silence que la tension écrase, mais un silence de lâcher-prise, de

paix. Ainsi revivifiée, elle peut, à son tour, accompagner François qui est effondré par la mort de sa grand-mère.

Parsemée de mort, de maladie, de souffrance et de désespérance, *La Neuvaine* est un film de résurrection par la foi. La foi, que je dirai communautaire, s'exprime par des gestes et des paroles au quotidien, qu'apportent les uns et les autres aux personnes traversant des passages difficiles de l'existence. Elle est décrite par Bernard Émond d'une manière sobre qui emploie des tableaux renvoyant aux tableaux évangéliques du partage (du pain et des vêtements) et du tableau dans lequel Jésus lave les pieds de ses disciples. En cela, elle ne peut que s'ouvrir à l'espérance : la vie au-delà de la mort pour Alice, la reprise de la vie sur la mort de l'existence de Jeanne et la guérison de François rempli de la mort de sa grand-mère.



Solutions locales pour un désordre global
Un film de Coline Serreau (2010)
Francine Dumais, *Houlida*

Dans ce documentaire, la cinéaste s'intéresse à l'agriculture, tiraillée entre la biologique et l'industrielle, qualifiée autrement d'*agrobusiness*.

Seule, avec sa caméra durant trois ans, elle a rencontré divers experts en Inde, au Brésil, en Ukraine, au Maroc, en France et en Suisse. De ses 172 heures de tournage, elle en a tiré un long métrage nuancé, nous montrant à la fois les dérives de l'agriculture industrielle et les bienfaits environnementaux de l'agriculture biologique et locale.

Devant les méfaits de l'*agrobusiness* sur les plantes, les animaux et les agriculteurs, nous sommes stimulés par les propos enthousiastes des agronomes, des paysans et des consommateurs. Ainsi l'espoir renaît avec des personnalités chaleureuses comme Vandana Shiva, agronome indienne, vouée à la sauvegarde des semences anciennes et diversifiées, Philippe Desbrosses, pionnier français de l'agriculture biologique, et Pierre Rabhi qui a lancé le mouvement marocain Colibris, dédié à la terre et à l'humanisme.

Avec le coloré Claude Bourguignon, l'un des rares spécialistes en microbio-

logie des sols, on comprend comment le labour profond et les traitements chimiques transforment l'humus en « béton » et tuent la vie microbienne du sol, vie nécessaire à la croissance des plantes.

Ce film nous permet de confirmer, sinon de prendre conscience que nous vivons dans une société productiviste, néo-capitaliste, où la rentabilité et le profit menacent la préservation et la biodiversité de notre environnement.

Bref ce film à la fois drôle et militant ne tombe pas dans un catastrophisme paralysant. Au contraire, nous comprenons le pouvoir des consommateurs lorsqu'ils boycottent tel produit, issu de la culture industrielle, et encouragent l'agriculture paysanne. De plus, plusieurs des experts consultés ont fait ressortir que l'attitude patriarcale a conduit les agriculteurs à maltraiter la terre. C'est pourquoi ils reconnaissent le rôle vital des femmes dans la production vivrière et la biodiversité.

SUPER CINÉMA

Denyse Marleau, *Déborah*

WOW! *Les Dames de Dagenham*. Un film à ne pas manquer basé sur une histoire vraie. Réalisé en Grande-Bretagne par Nigel Cole, ce film rappelle un événement de 1968 dans une usine Ford. Des femmes qui travaillent pour un salaire bien inférieur à celui des hommes décident de poser un geste important, faire une grève d'un jour afin d'obtenir le même salaire que les hommes. Fortes de la solidarité féminine, ce geste va cependant prendre une dimension plus grande que celle qu'elles avaient prévue.

C'est une jeune mère de famille Rita O'Grady qui ira au front, pour changer le cours social, politique et économique de son pays. Cet événement, qui devait durer une journée et dura des semaines, aura aussi une incidence sur l'avenir des autres travailleuses du milieu de l'automobile. Un film qui m'a touchée. J'ai rarement vu au cinéma les gens applaudir autant, en criant « Bravo! » Et il n'y avait pas que des femmes dans la salle.

Suite de la page 23:

sage de la solidarité, l'accouchement, Vasthi et les publicités sexistes, etc.).

En nous présentant les principaux personnages féminins de la *Bible*, Réjeanne Martin nous fait découvrir ou nous rappelle les noms et les exploits de femmes qui ont rarement fait l'objet

de récits. Ainsi en est-il pour Shiphra et Pua (Exode 1, 15).

Les cahiers seront disponibles en ligne à compter du mois de juillet 2011 sur le site de la Société Elizabeth Fry du Québec www.elizabethfry.qc.ca

**DÉCÈS D'UNE FÉMINISTE QUÉBÉCOISE
MARIE-ANDRÉE BERTRAND
1925-2011**

Monique Hamelin, *Vasthi*

Le 6 avril 2011, à l'âge de 85 ans, Marie-Andrée Bertrand nous a quittées. Elle était professeure de criminologie à l'Université de Montréal, avant-gardiste intellectuelle dans son domaine, entre autres sur la question des femmes judiciairisées et des drogues.

Le communiqué du Secrétariat de l'Ordre du Québec rappelle que madame Bertrand aimait dire :

« 'Je suis devenue féministe sans le savoir.' C'était au moment de ses études en criminologie... en 1965! Or, du moment qu'elle l'est devenue, féministe elle est restée jusqu'à la fin de sa vie. Malgré son âge, madame Bertrand était encore active et son dévouement indéfectible à la cause des femmes, toujours aussi ardent. Comme elle le disait si bien elle-même, en 2007 : 'Une féministe à la retraite ne connaît pas facilement le repos et ne le désire pas.' »

Le repos, elle ne connaissait pas et cette femme de passion pour sa profession n'en attendait pas moins des autres. Sans avoir été très proche de Marie-Andrée, je l'ai mieux connue alors que j'étais coordonnatrice du programme d'accès à l'égalité en emploi pour les

femmes à l'Université de Montréal. Pendant la première phase des travaux, ses commentaires constructifs ont permis de bonifier le « portrait de famille » des femmes en emploi dans cette université qu'elle aimait tant et pour cela je veux lui rendre hommage. Les professeures, comme les professionnelles, les techniciennes et les employées de soutien ont bénéficié de son engagement pour la cause des femmes.

Cette femme de tête a su jusqu'à la fin de sa vie défendre les idées auxquelles elle croyait même si c'était à contre-courant. Pour son audace et sa ténacité, nous lui rendons hommage. Au revoir Marie-Andrée!

LETTRE D'APPUI À DÉVELOPPEMENT ET PAIX

Monseigneur Pierre Morissette
Président de la Conférence des évêques catholiques
du Canada
353, Place du Curé Labelle
Saint-Jérôme, QC J7Z 5A9

Montréal, le 19 mai 2011

Cher Monseigneur Morissette,

L'autre Parole, une collective de femmes féministes et chrétiennes, existant depuis 35 ans, vient ajouter sa voix à toutes celles qui ont déjà réagi aux événements qui traversent l'organisme Développement et Paix. L'impact de groupes intégristes par les médias LifeSite News et Realcatholic TV sur la gouverne de Développement et Paix nous a bouleversées.

Nous appuyons le travail de Développement et Paix, mais nous ne pouvons pas accepter la mise à l'écart du jésuite mexicain Luis Arriaga ni les coupures possibles de fonds à des projets en Amérique latine en rapport avec les femmes.

Développement et Paix se doit de soutenir tous les projets qui sont engagés pour la défense des droits et par là même contre toute forme de violence. Nous considérons qu'une violence est particulièrement à l'oeuvre contre les femmes dans plusieurs parties du monde. Nous nous devons de travailler à faire changer des conditions de vie qui sont destructrices des femmes, notamment celles en rapport avec les viols des femmes.

Nous souhaitons que la CECC ne se laisse pas prendre au jeu des groupes religieux intégristes qui cherchent à diviser et qu'elle continue de soutenir son organisme Développement et Paix dans son oeuvre de solidarité internationale et de défense des droits, particulièrement ceux des femmes.

Le comité de coordination de L'autre Parole:
Monique Dumais, Carmina tremblay,
Louise Melançon, Marie-Josée Baril,
Yveline Ghariani, Diane Marleau,
Marie-Josée Riendeau, Nathalie Cholette.

c.c. M. Michael Casey, Directeur général de Développement et Paix
M. Ronald Breau, Président du Conseil National de Développement et Paix
Mad. Josianne Gauthier, Adjointe à la Direction, Développement et Paix.

*Billet...*¹

« *L'autre Parole, une source d'inspiration, d'engagement et de contestation* »
de Marie-Andrée Roy,
membre fondatrice de la collective

Il y a 35 ans, Monique Dumais lançait un appel pour créer un feuillet d'information. Le 18 avril 1976, dans une lettre à la fois enthousiaste et pragmatique, je répondais positivement à cet appel. En août de la même année, nous nous sommes rencontrées chez Monique, à Rimouski; nous étions quatre femmes détentrices d'une formation en théologie. Trois ont poursuivi le projet: Monique Dumais, Louise Melançon et moi-même. Par la suite, d'autres femmes, détentrices de formations diversifiées, se sont jointes à la collective. En 1978, nous avons eu notre premier colloque et nous avons commencé à former des groupes autonomes dans différentes villes du Québec.

Dès le départ, la collective a eu des orientations claires: nous étions des chrétiennes profondément inspirées par la théologie de la libération et désireuses de développer une théologie féministe de la libération, dans la li-

gnée de celle mise de l'avant par Rosemary Radford Ruether, Elisabeth Schüssler-Fiorenza, etc. Nous étions des féministes, solidaires du mouvement des femmes et engagées à lutter contre l'oppression des femmes dans la société et dans l'Église. Nous faisons le pari de travailler en collective parce que nous étions convaincues, dès le départ, que la solidarité était indispensable pour contrer le patriarcat ecclésial. L'Évangile de libération de Jésus-Christ a constitué notre source première d'inspiration; les travaux du concile Vatican II nous ont permis de croire que l'Église c'est aussi nous, les femmes en quête de justice, d'égalité et de liberté; et les écrits de féministes comme Simone de Beauvoir, Mary Daly, Betty Friedan, Colette Guillaumin, etc., nous ont convaincues du caractère construit de notre oppression, de la possibilité de transformer radicalement notre "condition de femmes" et de la nécessité de

1. Au cours de l'année 2011, année qui verra les fêtes du 35^e anniversaire de la collective L'autre Parole, la chronique *Billet de...* cède sa place aux membres dont les fondatrices pour un partage de leurs réflexions sur la présence de ce groupe dans l'univers québécois.

faire entendre notre parole comme femmes libres et créatrices de notre histoire. Notre foi chrétienne a reconnu ses accointances avec le féminisme. Trente-cinq ans plus tard je suis fière de nombre de nos réalisations. Nous publions depuis 1976, de manière autonome, sans subvention², notre revue quatre fois par année. Nous organisons, planifions, vivons annuellement, depuis 1978, un colloque d'une fin de semaine sur des thématiques que nous choisissons et étudions collectivement. Nous avons pris position, individuellement et collectivement, sur divers sujets controversés: l'ordination des femmes, l'avortement, etc. Nous avons produit et vécu collectivement des célébrations chrétiennes et féministes pour dire audacieusement notre foi chrétienne et notre engagement féministe. Nous voulions au départ nous doter d'un outil pour que la parole des femmes soit énoncée librement; nous avons tenu parole! Et nombre de femmes et d'hommes d'ici et d'ailleurs ont été rejoints et influencés par nos discours et nos pratiques de femmes chrétiennes et féministes. Bref, nous avons eu, je crois, une fécondité non négligeable!

Mais nous voulions aussi faire reculer le sexisme, contribuer au changement de la situation des femmes dans l'Église, affirmer l'existence d'une réelle ekklesia des femmes, inclusive, solidaire et hardiment ouverte sur la promesse de libération de l'Évangile. À ce chapitre, notre bilan est plutôt décevant. Force est de reconnaître que les résistances ecclésiales sont plus solides que jamais, que le machisme clérical s'est accru, que les interlocuteurs ecclésiaux "sympathiques" aux féministes se sont raréfiés, même s'ils n'ont jamais été nombreux. Plus grave encore, j'observe que la plupart des jeunes femmes chrétiennes et féministes ne veulent pas perdre de temps avec cette institution sclérosée et que les rares femmes qui acceptent de s'impliquer font une croix sur leurs revendications féministes parce que les tensions ont atteint un niveau intolérable. Que faire alors? C'est la question que nous devons collectivement nous poser lors de notre colloque du 35^e anniversaire de L'autre Parole.

2. Sauf pour une aide financière pour les dépenses d'envoi postal au Canada, laquelle n'existe plus depuis janvier 2010, suite à une décision du gouvernement Harper.

SAVIEZ-VOUS QUE...

À l'époque de la Grèce antique, les femmes en deuil étaient bannies dans l'enceinte de la cité. Trop dangereuses : leurs plaintes, leurs hurlements incitaient à la colère. Des siècles plus tard, deux auteures et chercheuses universitaires, Catherine Mavrikakis et Martine Delvaux, travaillent individuellement et de concert sur la colère des femmes en littérature.

Selon Catherine Mavrikakis, les colères de femmes présentes dans les œuvres littéraires des années 1960 et 1970 faisaient écho à une furie collective et communautaire. Aujourd'hui, les écrivaines de la colère le font différemment. Il y a dans la pensée actuelle un besoin pour les auteures de recourir à l'animalité des héroïnes, d'en assumer la grimace, la rougeur, la laideur et d'en triturer le langage. « L'indicible et l'interdit ne demandent pas seulement à venir au langage (...) ils exigent d'être hurlés, aboyés ». Comme le dit également Martine Delvaux lorsqu'elle commente le travail de Virginie Despentes et celles de sa génération qui utilisent la postpornographie « Elles font tout à la fois : crier et jouir, crier de colère comme de jouissance ». Finalement, selon Mavri-

kakis, jamais très loin de l'autosacrifice, le monde de la littérature peut être une arène dangereuse et violente pour les écrivaines qui rugissent et aboient leur colère.

Source: *Le Devoir*, les samedi 8 et dimanche 9 janvier 2011

En Haïti, plus de 400 000 enfants de six, huit et dix ans sont des *restavèks* (mot créole haïtien signifiant *reste avec*). Ils sont issus des campagnes pauvres et pris en charge par des familles citadines afin d'échapper à la misère. Pour Jean-Robert Cadet, un ancien *restavèk*, la majorité des *restavèks* sont utilisés comme domestiques, maltraités et ne fréquenteront jamais l'école. « Les *restavèks* à 75% des filles, sont souvent violées, non seulement par le père, mais aussi par les garçons de la famille » explique la cinéaste haïtienne Rachèle Magloire.

D'après M. Cadet ce n'est pas la misère qui est à l'origine du système des *restavèks*, mais le passé esclavagiste de la culture haïtienne. Il s'explique en disant que « les esclaves travaillaient dans les champs et leurs enfants tra-

vaillaient chez leurs maîtres. Après l'indépendance en 1904, les Haïtiens ont perpétué ce système, la seule différence que les maîtres ont changé ». Finalement, M. Cadet est convaincu que l'école est la seule solution pour contrer la domestication infantile en Haïti.

Source: *Le Devoir*, les samedi 15 et dimanche 16 janvier 2011

Pour la première fois au Canada, une exposition d'œuvres réalisées en établissements carcéraux pour femmes a eu lieu à Montréal en juin 2011. AGIR/ ART DES FEMMES EN PRISON présentera les œuvres réalisées par 49 femmes incarcérées avec la collaboration de 8 artistes pluridisciplinaires. Cette exposition rassemble 34 œuvres: installations sonores, vidéos, cinéma d'animation, photographies, affiches, musiques, chansons, slams, danse et ont été réalisées sur une période de deux ans à la Maison Tanguay, une prison provinciale, à l'Établissement Joliette, un pénitencier fédéral, à l'institut psychiatrique Philippe-Pinel et à la Maison Thérèse-Casgrain, un centre de transition. AGIR/ART DES FEMMES EN PRISON souhaite sensibiliser la population aux défis que représente la réinsertion

sociale des femmes et provoquer une réflexion critique sur le recours à l'incarcération et sur les solutions de rechange à l'emprisonnement.

Même si l'exposition se terminait le 16 juin dernier, vous pouvez avoir un aperçu de cet événement sans précédent présenté par la Société Elizabeth Fry du Québec et Engrenage Noir/ Levier en consultant le site suivant : www.expoagir.com

Source: Réjeanne Martin

Marie-Josée Riendeau

La revue L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction: Denise Couture, Monique Dumais, Fanny Garber, Monique Hamelin

Travail d'édition: Christine Lemaire

Révision linguistique: Denise Couture, Monique Hamelin, Christine Lemaire

Impression: Centre de copie BP Papillon

Abonnements: Marie-France Dozois

Envoi postal: L'équipe de Phoebé

L'autre Parole est en vente à La Librairie des Éditions Paulines, à Montréal.

On peut obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone: (514) 522-2059

Courriel: l_autreparole@yahoo.ca

Pour nous joindre:

Carmina Tremblay

(514) 598-1833

Courriel: carmina@cooptel.ca

DERNIER NUMÉRO PAPIER !!!

PROCHAIN NUMÉRO GRATUIT
exclusivement SUR LE WEB à partir du 1^{er} septembre 2011
<http://www.lautreparole.org>

ABONNEZ-VOUS À NOTRE LISTE D'ENVOI
à cette adresse: l_autreparole@yahoo.ca